

PATRICE VILLE ET CHRISTIANE GILON

CHRISTIANE GILON

Socialyste

Centre d'Analyse des Pratiques Professionnelles

C.A.P.P. PARIS

PATRICE VILLE

Maître de conférences à l'Université de Paris VIII

U.F.R. 8 – Département des Sciences de l'Éducation

LES ESPIONS

NOVEMBRE 1990

PATRICE VILLE ET CHRISTIANE GILON

CHRISTIANE GILON

Socialyste

Centre d'Analyse des Pratiques Professionnelles

C.A.P.P. PARIS

PATRICE VILLE

Maître de conférences à l'Université de Paris VIII

U.F.R. 8 – Département des Sciences de l'Éducation

LES ESPIONS

NOVEMBRE 1990

PATRICE VILLE ET CHRISTIANE GILON

CHRISTIANE GILON

Socialyste

Centre d'Analyse des Pratiques Professionnelles

C.A.P.P. PARIS

PATRICE VILLE

Maître de conférences à l'Université de Paris VIII

U.F.R. 8 – Département des Sciences de l'Éducation

LES ESPIONS

NOVEMBRE 1990

LES ESPIONS

ETHNOGRAPHIE D'UNE EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DANS UN ÉTABLISSEMENT ÉDUCATIF

PROBLÈMES D'ÉDUCATION DIFFICULTÉS DE LA RECHERCHE EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION

PLAN :

Une Expédition Scientifique dans une Maison d'Enfants

Première Partie :

L'approche sociologique clinique :
L'intervention socianalytique

Violence et Institution : problèmes d'éducation spécialisée

Deuxième Partie :

Technique ethnographique et logiques de libération

1. Observation participante, écriture personnelle et libération du désir.
2. Observation participante, écriture collective et libération des opprimés.

Remarques sur certains problèmes de la recherche en Sciences de l'Éducation.

PRÉAMBULE : LE RÉCIT DES ENFANTS

« LES ESPIONS »

On est au pays d'Ysille. Il y avait des machines qui explosaient, ça se passe au mois de juillet (un mois pas comme les autres).

Zizi et Pantalon, deux clowns, discutaient. Zizi est tout nu. C'étaient deux clowns qui travaillaient. Leur travail était de faire des plans pour poser des machines souterraines, fabriquées par eux, dans de grandes galeries. Les machines servent à tuer par surprise les ennemis.

Tout d'un coup des monstres arrivent, ça secoue la terre. Ils ressemblent à des lions, à des dragons, on voit des arbres pousser tout seuls. Ça nous fait peur.

Les dragons discutaient entre eux : comment ça se passe aux îles ? Ils font l'analyse institutionnelle de l'île !

Dans le rôle des monstres les plus affreux, il y avait Lapassade, Patrice, Antoine, Lola, Alain, Daniel et son cul (*).

Zizi tout nu est joué par Pavarotti (**). Pantalon Bretelle, c'est Chapeau (***). Ils voulaient tout faire sauter et que ça explose. C'est moi qui ait fait l'explosion avec mon cul.

Des machines ont bougé toutes seules. Pourtant, on ne faisait rien du tout.

Suite :

Après, ça se passait dans une machine qui avait des poudres. Dedans, il y avait un Monsieur qui s'appelait FANTÔME. Le Monsieur grattait, enlevait de la terre.

Notes :

* Il s'agit des intervenants. Patrice est Patrice Ville. C'est lui qui rapporte les faits. Nous le désignerons sous le nom de Patrice.

** Il s'agit du psychologue de l'établissement où l'expédition scientifique s'est rendue.

*** Il s'agit du directeur de l'établissement.

C'est Labalue (*) je veux dire.

Sous la terre, il y avait des monstres qui bougeaient dans un car. Le car brûlait car un dragon jetait du feu sur le car.

LE CAR EST PARTI LES CENDRES SONT RESTÉES !!!!!!!!!!!

Jeudi 10 juin 1976 - Frédéric T. (**) - Suite demain.

Suite :

Après que le dragon ait jeté du feu et que ça a brûlé, tout le monde est mort à cause du dragon.

Quand le dragon est parti, il y avait deux magiciens qui faisaient disparaître les monstres. Il y avait deux magiciens et une magicienne. La magicienne était Odile et le magicien Bruno (***) .

Ils ont disparu, on ne peut pas les voir, donc on ne peut pas faire exploser le monde.

Quand le magicien a fini de disparaître, tout l'espionnage, même les clowns, vont faire une autre histoire ailleurs.

Vendredi 11 juin 1976 - Frédéric T.

Notes :

* Labalue, pseudonyme du Mandarin, membre de l'expédition.

** Frédéric est un des enfants de l'établissement.

*** Odile est l'institutrice d'une classe dont il sera beaucoup question, « la classe du fond » et Bruno est éducateur.

UNE EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DANS UNE MAISON D'ENFANTS

La maison des Enfants est située dans la banlieue de l'agglomération lyonnaise.

C'est un organisme privé, un Centre Polyvalent d'Observation et de Rééducation, appartenant à l'Association Départementale du Rhône pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (Association loi 1901).

L'Établissement est agréé par la D.D.A.S.S. sur la base d'un projet défini, depuis janvier de cette année-là, en termes de Psychothérapie Institutionnelle. Il vient de prendre le titre officiel (par arrêté préfectoral) d'Institut Psychothérapique. Les locaux de la Maison sont prêtés à l'Association Départementale par la Caisse d'Allocations Familiales pour cent ans.

Une soixantaine d'enfants de cinq à seize ans vivent dans la Maison, 48 en internat (de cinq à quatorze ans) et 12 en demi - internat (de cinq à seize ans). Le séjour moyen d'un enfant dure 22 mois.

Le nombre d'adultes qui travaillent en permanence à la Maison des Enfants oscille entre vingt et trente. L'oscillation tient à la présence variable de stagiaires éducateurs.

Au total, soixante adultes exercent une activité professionnelle dans la Maison (la moitié à temps partiel). Il y a 13 éducateurs, 5 éducateurs scolaires (instituteurs), 11 personnes pour le personnel médical et para-médical (infirmières, orthophoniste, psychomotricienne, psychiatre, psychologues...), 16 personnes pour le service et cinq administratifs (directeur, chef de service pédagogique, secrétaires).

L'actuelle direction de la Maison en a fait un lieu relativement ouvert : certains enfants de la Maison sont scolarisés à l'extérieur ; le parc de la Maison est d'accès libre, de sorte que les enfants du voisinage ont pris l'habitude de le traverser pour se rendre dans leurs propres écoles. Cet itinéraire est plus court et plus agréable que les rues de la banlieue ; des activités réunissent les enfants de la Maison et ceux du quartier sont organisées (football, marionnettes) ; la salle de contention a été dégrillagée et transformée en un local de vie et de travail comme un autre, et ainsi de suite...

Les enfants sont organisés en quatre G.I.R. (Groupe Institutionnel de Référence), structurant leur vie extrascolaire en internat (le lever, le coucher, les repas...). Les G.I. R. mènent diverses activités de loisir. Ils sont animés par des éducateurs. Une commission de coordination, instance représentative composée

de délégués, se réunit trimestriellement et sert de système de régulation entre G.I.R.. Chaque G.I.R. tient un conseil de G.I.R. hebdomadaire (enfants + adultes).

Mais la principale activité des enfants, c'est la classe. Ils sont départagés en trois groupes selon un critère de scolarité : un premier groupe d'enfants possédant bien la lecture et l'écriture est scolarisé à l'extérieur de la Maison, ils sont peu nombreux et vivent en demi – internat ; un second groupe est scolarisé en interne dans trois classes placées sous la responsabilité d'institutrices ; enfin un troisième groupe d'enfants repérés comme « ne sachant pas lire et atteints de perturbations affectives sévères », confiés au départ à une psychologue, puis à une institutrice, est affecté à une classe spéciale, surnommée « la classe du fond » parce qu'elle se situe au fond du couloir distribuant les différentes classes...

L'objectif poursuivi par la Maison des Enfants est de créer les conditions pour que les enfants qu'elle reçoit, lorsqu'ils atteindront l'âge adulte, soient en mesure de mener une existence autonome. Il s'agit de leur faire réintégrer leur milieu personnel de vie dès que possible.

Les enfants admis à la Maison sont tous atteints de troubles affectifs graves (névroses, psychoses) ou de troubles divers les rendant mal tolérés ou rejetés ou totalement inadaptés aux divers milieux de la communauté, et en particulier l'école.

Dès qu'un enfant redevient scolarisable et se montre apte à mener la vie dite normale, il passe en demi – internat.

Il est remplacé dans l'internat par un nouvel enfant atteint de difficultés plus ou moins graves, pouvant aller jusqu'à l'autisme, mais jugé a priori « récupérable ».

« Radeau flottant entre avant et après », comme l'écrit le psychologue, sorte de lieu de transition entre le normal (à cet âge, le normal, c'est l'école) et le pathologique (l'asile), la Maison des Enfants est là pour enrayer un processus parfois très avancé de dégringolade dans une situation de totale dépendance, pour « repêcher » les enfants qui peuvent l'être, et les réinsérer dans des circuits d'autonomisation progressive.

xxx000xxx

Le lecteur en sait maintenant déjà bien plus sur la Maison des Enfants que les membres de l'Expédition qui arrivent le matin du 31 mai 76 dans la Maison, leur « terrain ».

L'Expédition comprend trois parties bien distinctes :

- Une Association de quatre jeunes Socianalystes
- Un mandarin de l'analyse institutionnelle
- Un Collectif de Recherche (le maître et quatre de ses disciples).

S'ils ont quitté leurs universités respectives pour mener une exploration sur le terrain, c'est que la Maison des Enfants a, par le truchement d'un de ses psychologues, passé au GAI la commande téléphonique d'une socianalyse institutionnelle, commande reçue par Patrice.

La socianalyse est une méthode d'analyse institutionnelle en situation d'intervention.

L'Expédition sait qu'elle vient pour travailler le malaise qui pèse alors sur cet établissement éducatif d'une soixantaine d'enfants. Elle n'en sait pas plus car Patrice a volontairement reporté les explications à plus tard, quand l'Expédition sera arrivée sur place.

Tout ce que savent les « explorateurs » de l'Expédition, c'est que le psychologue lui a rapidement exposé au téléphone : « l'établissement est en crise, quelque chose se brise, les classes ne foutent plus rien » et le projet de nous faire venir est en concurrence... avec un « Projet couture » (sic).

Conformément au « rituel socianalytique », Patrice a exposé les conditions nécessaires au travail envisagé :

- La socianalyse débutera par une assemblée générale à laquelle sont invitées toutes les personnes concernées par le fonctionnement de la Maison, notamment les enfants, les parents, les employeurs, et bien évidemment le personnel technique, enseignant, administratif ainsi que le directeur, etc..... Elle fonctionnera selon un principe d'assemblée générale permanente, à négocier avec l'ensemble des participants.
- La socianalyse aura lieu dans les locaux de l'établissement dont elle va suspendre l'activité normale : l'assemblée gèrera tous les problèmes créés par cette suspension.
- Le paiement des intervenants sera discuté en séance.
- A priori un temps socianalytique de trois jours a été exigé comme un minimum intangible, non négociable.

Patrice a demandé que les socianalystes soient tenus informés de la façon dont l'information, concernant ces quelques règles socianalytiques s'est effectuée.

Dans l'Expédition, les socianalystes ont une place à part.

D'abord parce que l'Établissement leur a passé la commande d'intervention et non aux autres membres de l'Expédition (la commande est le contrat verbal et / ou écrit par lequel la prestation est formellement demandée).

Les socianalystes sont les seuls dont la présence est légitime puisque l'ensemble des membres de l'Établissement les a demandés pour une prestation précise, datée et rémunérée.

Au contraire, le Mandarin et le Collectif de Chercheurs ne sont là que par la volonté des quatre jeunes Socianalystes. L'Association des quatre Socianalystes, tous sociologues de formation, s'est d'abord adjoint le Mandarin.

Le Mandarin, de formation philosophique et psychosociologique, est l'un des inventeurs de la socianalyse institutionnelle. Il a été associé au staff d'intervenants alors que la commande précisait bien : « on ne veut pas de lui ! »

Les socianalystes ont vu dans cet ukaze la première résistance manifestée, et ont considéré de leur devoir l'invitation dudit Mandarin. Ils faisaient ainsi valoir leurs prérogatives d'intervenants : maîtrise de la composition de leur « staff », indépendance du « staff » vis-à-vis des membres de l'établissement, liberté de manœuvre dans la réalisation de la mission socianalytique confiée, c'est-à-dire, en termes techniques, possibilité de mener l'analyse des résistances à l'analyse, maintien strict des conditions nécessaires à « l'analyse de l'institution de la socianalyse » (formule de G. Lapassade, 1973).

Le Collectif de Recherches, lui, est invité à l'initiative de l'un des quatre socianalystes.

Basé à Lyon II, le Collectif est associé en tant qu'observateur. Son U.E.R. de référence s'intitule : « Sciences Psychologiques, Sociologiques, Ethnologiques et Pédagogiques ». Composé de sociologues et d'ethnologues, le Collectif est centré sur le travail de terrain ; il est intéressé par l'analyse institutionnelle.

À l'époque, le courant de l'Analyse Institutionnelle est en train de construire son réseau universitaire national et international.

L'optique implicite des artisans de la construction du réseau, en lançant de telles invitations, est clairement celle du don / contre don, ce « cadeau » d'un terrain est une offre d'association, voire d'affiliation.

L'«investissement», on le verra plus tard, portera ses fruits car le Collectif de Recherches va se muer ultérieurement en une association de socialistes professionnels intervenant dans les secteurs industriels et éducatifs.

L'Expédition ne connaît donc pas clairement la nature du malaise qui a conduit les membres de la Maison à demander une socialanalyse institutionnelle.

Les divergences entre membres de l'Expédition seront immédiates :

- L'Association de Socialistes va considérer le malaise de la Maison des Enfants comme ce qu'il faut identifier, et décidera de travailler à partir d'une position affirmée de non-savoir sur le problème, conformément à sa pratique de sociologie clinique.
Dans cette perspective, le malaise qui a provoqué la commande d'intervention ne peut être identifié ni par les seuls socialistes, ni a priori, mais doit faire l'objet d'une identification collective par l'ensemble des participants, acteurs sociaux et socialistes.

Selon Patrice, toute phase exploratoire et même toute analyse préalable de documents doivent être soigneusement et sciemment évitées pour écarter la tentation de préconstituer un savoir ; la stratégie à suivre, à son avis, est de travailler d'une manière rigoureusement clinique, dans le seul cadre du dispositif socialanalytique. L'Association de Socialistes renoncera, plus tard, à toute phase exploratoire et analyse préliminaire de documents.

En effet, le savoir que les socialistes apportent aux acteurs sociaux, c'est une maïeutique, un dispositif matérialisant un certain nombre d'hypothèses sur les stratégies à mettre en œuvre pour placer une collectivité en situation de produire le savoir sur elle-même qu'elle possède en elle-même, pour se transformer et effectuer un passage, « mourir à ce qu'elle était, devenir ce qu'elle est » (Stirb und werde – Goethe).

- Le Mandarin, considérant a priori la socialanalyse institutionnelle comme incapable d'« aider les gens » et de « comprendre réellement » les problèmes, hésite à l'époque entre la bioénergie et l'approche ethnographique, l'observation participante.

S'il partage théoriquement la position socialanalytique de non-savoir, il doute fortement du talent d'accoucheur des jeunes socialistes, et ne se prive pas de manifester publiquement ses doutes. Il considère la socialanalyse institutionnelle comme dépassée et s'évertue à découvrir une autre manière d'aider un établissement éducatif en difficulté à comprendre et surmonter sa crise interne. Pendant toute la socialanalyse et dans les semaines qui suivent, durant lesquelles il séjourne dans la Maison des Enfants, il continue à chercher le « vrai » problème

qui a motivé la socianalyse, et finit très tard par trouver une problématique qu'il va considérer comme centrale, valable pour l'ensemble des établissements de psychothérapie institutionnelle.

- Quand au Collectif de Recherches, il a élaboré un projet politique, marxiste, et ses membres ont été formés dans une tradition méthodologique classique, sociologique et ethnologique.

Lorsqu'il arrive sur le terrain, le Collectif a en tête une hypothèse sur le malaise de l'établissement ; il pense posséder a priori des clefs, détenir un savoir sur le problème, savoir qu'il désire étayer, vérifier, enrichir et communiquer aux acteurs sociaux.

Il est complètement déstabilisé par le dispositif socianalytique : « la pratique au jour le jour nous a déroutés, le DISPOSITIF prenant quand on en désespérait, et inversement ».

xxx000xxx

Autrement dit, dès qu'elle parvient sur les lieux, l'expédition se divise en partisans et adversaires de la socianalyse. Les rapports entre l'Association des Socianalystes et ses deux invités, le Mandarin et le Collectif, se tendent considérablement et immédiatement.

Dans l'idéal ; l'Expédition, partant de la possession d'un objet commun, aurait pu se construire un projet d'approche pluridisciplinaire. Mais elle n'a guère réussi, en situation, à dépasser le stade de la confrontation dure des disciplines et des méthodes, de leur cohabitation / juxtaposition, de leur rivalité face aux membres de la Maison.

L'Expédition a vécu in situ les inévitables tensions entre des disciplines aux séparations fortement instituées (sociologie, psychosociologie, ethnologie, psychanalyse), entre une approche clinique (l'Association de socianalystes) et une approche ethnographique (le Mandarin et le Collectif), entre des chercheurs (l'Expédition) et des acteurs (la Maison) entre chercheur solitaire (le Mandarin) et chercheur collectif (l'Association de Socianalystes et le Collectif de Recherches), entre démarche politique militante (le Collectif de recherches), démarche libertaire (le Mandarin) et démarche analytique (l'Association de socianalystes), entre centrage sur la parole (socianalyse) et centrage sur l'écriture et / ou la vue (ethnographie).

L'Expédition n'était unie que par le fait qu'elle partageait le même objet.

Cet objet, la Maison des Enfants, traversait une crise grave et profonde.

Toutes ces caractéristiques font que l'Expédition apparaît rétrospectivement aux auteurs de ce texte, comme un modèle réduit de certaines difficultés rencontrées actuellement par les chercheurs en Sciences de l'Éducation.

Dérangés dans nos archives d'intervention depuis de longues années, nous disposons de quatre types de documents sur lesquels nous appuyer pour réaliser l'étude de cas que nous présentons ici.

Outre les propres notes d'intervention de Patrice, rassemblées dans le but de soutenir sa thèse de troisième cycle sur la socianalyse (P. Ville, La socianalyse, 1978), nous possédions l'intégralité du journal de recherche du Mandarin, co-intervenant, tenu jour après jour lors d'un séjour de deux semaines dans l'établissement, immédiatement après la socianalyse. Le Collectif de Recherches, également présent pendant et après la socianalyse, avait laissé à Patrice ses documents de travail dont un journal : « l'Analyseur ». Enfin, la Maison d'Enfants elle-même avait à l'époque tenu un journal d'établissement, suite à la socianalyse ; le journal de « l'Homme Toujours en Colère », dont Patrice avait conservé une trentaine de numéros.

Nous avons décidé de soumettre quinze ans plus tard ces quatre familles de documents à une lecture croisée et approfondie, car ils nous paraissent riches d'enseignements pour la période que nous traversons aujourd'hui.

Témoignant de points de vue différents et contrastés, mais rédigés au même moment et sur le même objet, par divers chercheurs et acteurs, ces quatre séries de manuscrits permettent de lire à livre ouvert quelques enjeux qui traversent le système éducatif (chercheurs / acteurs).

Ils permettent de saisir la nature de certains conflits méthodologiques entre chercheurs en éducation. Ils éclairent sous certains aspects le fonctionnement du système des interactions entre des chercheurs et des acteurs du monde de l'éducation (professeurs, éducateurs, psychologues, parents, personnels administratifs, techniques et ouvriers, employeurs, syndicalistes...).

PREMIÈRE PARTIE

L'APPROCHE SOCIOLOGIQUE CLINIQUE

L'INTERVENTION SOCIOANALYTIQUE INSTITUTIONNELLE

VIOLENCE ET INSTITUTION : PROBLÈMES D'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE

« Tout d'un coup, des monstres arrivent, ça secoue la terre, ils ressemblent à des lions, à des dragons, on voit des arbres pousser tout seuls. Ça nous fait peur.

Les dragons discutaient entre eux : comment ça se passe aux îles ? Ils font l'analyse institutionnelle de l'île ! »

Frédéric
Journal de l'établissement : « l'Analyseur »
Extrait des « Espions »
Un texte sur l'Expédition

1. QU'EST-CE QU'UNE SOCIANALYSE INSTITUTIONNELLE ?

Pour l'Association des jeunes Socianalystes, c'est le dispositif socianalytique préélabore et sa conduite qui font l'objet du travail et de l'attention, dispositif où entre en quelque sorte l'établissement visité, enveloppe dans laquelle celui-ci sera aspiré, contenu, se condensera, où sa dynamique deviendra visible, interprétable et évolutive.

C'est un DISPOSITIF CONSTRUIT de toutes pièces, artificiellement, pour produire des analyseurs. Le dispositif est construit, les analyseurs obtenus ne le sont pas. Ne confondons pas le dispositif et ses effets.

Ce dispositif repose sur l'hypothèse que l'établissement et ses problèmes s'y projettent, s'y reproduisent, mais aussi s'y déplacent, dans la mesure où les participants sont confrontés à des problèmes inhabituels, où leurs positions habituelles ne sont pas opératoires.

C'est un DISPOSITIF DE PAROLES parce que précisément il est discutable, objet de discussions, parce que l'établissement visité va y « être parlé ». Mais cette inscription même est sévèrement discutée, disputée entre les diverses forces qui veulent y laisser leur marque, leur empreinte dynamique. La socianalyse est intégralement enregistrée au magnétophone.

Les protagonistes de l'unité sociale client moulent leur action sociale dans les lois du dispositif socianalytique (pour paraphraser Renan).

Les règles en sont très strictes :

- Invitation de toutes les personnes concernées par le problème posé.
- Assemblée générale permanente (collectif d'analyse).
- Négociation du paiement des intervenants au sein de cette assemblée.
- Cadre temporel précis de trois jours au minimum, mon idée personnelle étant, comme le pensait le Mandarin, qu'un temps calqué sur le temps social de l'établissement doit être demandé. La durée d'une intervention doit pour moi être construite en fonction de la relation des clients à l'intervention et aux intervenants. Elle ne peut être préprogrammée selon un standard défini à l'avance et dans l'abstrait par les socianalystes.
- Déroulement de la socianalyse sur les lieux même de l'établissement.
- Gestion pratique des problèmes matériels et de la base matérielle de l'intervention par l'assemblée.

- Absence de phase exploratoire.

Ce dernier point a fait l'objet d'un long débat entre les socialanalystes, de même que la question du temps.

La question « des phases » a été réglée peu après cette intervention dans la Maison des Enfants.

La question de la durée type des socialanalyses a été tranchée dans le cours de cette même intervention.

À titre de témoignage sur les discussions qui avaient lieu au sein de l'Association des jeunes Socialanalystes, nous reproduisons ici le plaidoyer que Patrice avait préparé alors, concernant le problème de la phase exploratoire (étude préliminaire de documents et surtout déplacement préalable dans l'établissement).

« Plaidoyer anti-phases :

Si le projet de la socialanalyse consiste en l'élucidation collective et publique d'une commande, des demandes et de leurs articulations contradictoires au sein de l'unité sociale dans laquelle se déroule cette socialanalyse, constatant que cette analyse – décomposition s'opère quasiment dès le premier contact entre une personne du staff client et nous (ndlr : le staff client est le sous-ensemble de participants qui établit la relation entre l'établissement et les intervenants), le problème du découpage du temps en phases distinctes dont certaines ont lieu avec une présence volontairement partielle du futur collectif d'analyse entraîne à mon avis deux distorsions graves du projet d'analyse, et remettent en cause ma participation à ce type de projet, par la négation violente qu'elle constitue de ma demande particulière, vis-à-vis de l'analyse institutionnelle et des modes de production de connaissance qui s'y rattachent. »

Voici les explications que Patrice donne à l'époque, ces justifications, avec lesquelles nous nous trouvons toujours en accord aujourd'hui.

La première idée est qu'il faut éviter de produire un travail d'expertise. Il faut choisir sa position : expert ou analyste. La phase exploratoire correspond à notre avis au désir non conscient de redevenir le spécialiste de la connaissance, et ceci s'inscrit contre notre projet de réappropriation des théories par les acteurs sociaux.

Deuxièmement, la phase exploratoire met en question la collectivisation du processus d'analyse (au nom de laquelle nous allons par contre accepter de renoncer à nos « boîtes noires », nos réunions à huis clos du staff intervenant).

Troisièmement, la phase exploratoire constitue une erreur tactique car l'analyse y démarre. L'analyste en perd le contrôle (puisqu'il repart aussitôt la phase terminée), perte qui frappe aussi le futur collectif d'analyse (intervenants et participants à la socialanalyse). La phase exploratoire met le staff client (ceux qui invitent les socialanalystes au nom de l'établissement) en position de maîtriser la socialanalyse institutionnelle.

Quatrièmement, suite à toute phase exploratoire, des résistances apparaissent et fonctionnent sans pouvoir être analytiquement travaillées puisque l'intervenant a quitté sa place d'analyste (non-savoir) pour se livrer à un travail d'expert (savoir).

Cinquièmement, la phase exploratoire va dans le sens d'un rappel des textes au détriment de la réalité des faits (de jure contre de facto) sans que le sens de cette option soit clair dans nos têtes de linotte d'intervenants.

En ce qui concerne la conduite du dispositif, nous nous sommes donné des règles précises, longuement discutées également :

- Règle du travail de « l'ici et maintenant » et règle de non-directivité – principe de non-savoir – maïeutique.
La socialanalyste se saisit de ce qui est dit et strictement de cela. Il n'opère pas d'injections d'origine externe, par exemple, il ne donne pas d'explications a priori tirées de tel ou tel ouvrage, mais cherche les raisons et explications que possèdent les protagonistes eux-mêmes.
- Règle d'intercontrôle.
Tout membre du staff intervenant peut arrêter les interventions des autres socialanalystes pour les soumettre à réflexion et décision collective du staff intervenant, lors de boîtes noires ou à l'occasion d'une concertation en séance.
- Règles de triangulation.
L'intervention est l'analyse de rapports sociaux à l'aide du rapport entre socialanalystes et acteurs sociaux. La socialanalyse travaille le triangle formé par le staff intervenant, le groupe client et la partie requérante. La partie requérante est une fraction (un ou plusieurs individus) du groupe client, qui à l'instant « t » fait valoir ses demandes particulières auprès des intervenants, face aux autres participants ; la partie requérante utilise la présence d'intervenants extérieurs pour soulever un problème et obliger la collectivité à s'en saisir.

Les éléments dont le dispositif est façonné s'inspirant d'un appareillage conceptuel tiré de l'analyse institutionnelle. Ils trouveront une expression écrite, élaborée et argumentée dans la thèse soutenue par Patrice deux ans plus tard.

La socianalyse constitue pour nous un ensemble d'opérations permettant de mener à bien l'analyse de l'institution de la socianalyse, dans l'unité sociale cliente, selon une formule magistrale de G. LAPASSADE (1973), formule dont nous avons fait notre règle fondamentale.

En quoi consiste notre dispositif ? C'est une forme sociale, une création institutionnelle artificielle, incomplète, une enveloppe sociale vide, mais fixe.

Qu'est ce qu'une forme sociale ? C'est un phénomène organisationnel correspondant à l'un des trois moments de la dialectique, celui de la singularité (sin gulus : un par un et chacun).

La socianalyse institutionnelle, en suspendant l'activité normale, d'un établissement par l'imposition des ses règles propres, se substitue à la forme sociale de ce dernier. Elle permet une crise à froid, maîtrisée, contrôlée car la forme socianalytique est sciemment décalée par rapport à la forme sociale habituelle de l'unité cliente (principe de dérangement – P. VILLE – La socianalyse, thèse de 3^e cycle, 1978) ou de « breaching » et « making trouble » - GARFINKEL – 1967 – Studies in ethnomethodology).

En effet, lorsqu'une forme sociale se casse, comme on peut le voir en grandeur nature lors d'une crise, l'universalité (normes, valeurs, principes, projets censés s'imposer à tous) et la particularité (négation de l'universalité, dans une certaine mesure, par chaque individu), liées par la singularité et déliées par l'éclatement de la forme sociale, apparaissent.

Une forme sociale est un principe d'unité, masquant nécessairement les forces qui la fondent : l'organisation est en effet une structure dynamique dont la stabilité rend l'équilibre des forces sociales en jeu invisible.

L'intervention va briser les clivages institués et creuser au contraire les clivages et contradictions latents. Elle possède un « coefficient de transversalité maximale » selon l'expression de F. GUATTARI.

C'est la traversée de ces clivages latents, vivants, actifs qui permettra à l'unité cliente de retrouver les termes communs acceptables d'un projet collectif, de réinitialiser ses institutions et de trouver une organisation épousant plus harmonieusement les contours de la dynamique de ses forces internes.

Offrant une forme capable de servir de point d'appui aux forces sociales, capable aussi de contenir et réguler les forces sociales ainsi dégagées, la forme socianalytique travaille comme révélateur des disfonctionnement et des potentialités, permet un retour aux prophéties initiales fondatrices, et, si elle est bien menée, un dépassement des contradictions bloquées, une nouvelle fondation institutionnelle dans une situation dialectique moins tendue.

xxx000xxx

Quels vont être les effets de ce dispositif dans la Maison des Enfants ? Que va-t-il permettre et montrer ?

Voici un bref tableau chronologique du déroulement de la socianalyse, et un jalonnement, à très grands traits, de ses suites. Nous en dressons le tableau volontairement très schématiques, avant d'entrer dans un travail approfondi d'interprétation.

Il est indispensable que le lecteur prenne connaissance de cette chronologie pour comprendre notre vision des difficultés de la Maison et plus globalement les leçons que nous pouvons pouvoir tirer, concernant l'Éducation Spécialisée, à partir de cette socianalyse.

2. CHRONOLOGIE : SOCIANALYSE ET ÉVÈNEMENTS ULTÉRIEURS :

a) LA SOCIANALYSE DE CINQ JOURS (Mai / Juin)

THÈMES DOMINANTS DE LA SOCIANALYSE : INSTITUTIONNALISATION DE LA PÉDAGOGIE DE LA CLASSE DU FOND ET ACCEPTATION DU CONTRÔLE COLLECTIF

PREMIER JOUR

Le matin :

- Description des règles socianalytiques
- Constat du fait que le staff client (ceux qui ont invité) n'a pas « compris » ces règles, bien qu'elles aient été communiquées non seulement par téléphones mais également par lettre. Le principe de la socianalyse est d'analyser de telles « transgressions » et « incompréhensions », mais non de les empêcher (ou de les favoriser, bien entendu en étant par exemple peu clairs dans leur formulation).

Les participants imaginent qu'il y aura quelques assemblées, mais qu'essentiellement entre ces assemblées les socianalystes feront de l'observation dans les classes et les G.I.R. , et que le produit des ces observations sera reversé ensuite dans les assemblées.

Une forte opposition au travail par assemblée générale permanente va se dessiner aussitôt, formulée surtout par la C.G.T.

La règle selon laquelle au démarrage, toutes les personnes concernées devaient être invitées n'a pas été respectée.

Trois grands absents sont à signaler :

- les enfants (ils ont une activité « cinéma », exceptionnellement, et après il est prévu qu'ils devront retourner en classe) ;
- les parents (non avertis) ;
- l'employeur (non averti).

L'après-midi :

- le principe de travail en assemblée générale permanente se met en place. Le directeur facilite grandement ce processus en admettant que les enfants soient dispensés de la classe et vaquent à leurs occupations en liberté à peine surveillée par les G.I.R. (les repas en G.I.R. sont maintenus, par exemple)*.
- Diverses oppositions aux invitations suggérées par les socialystes se font jour. Ainsi apprend-on que c'est le psychologue qui s'est occupé de « neutraliser » les enfants en les occupant ailleurs pendant l'assemblée générale de démarrage ; que ce sont les G.I.R. qui sont opposés à l'invitation des parents ; que c'est la C.G.T. qui est opposée à l'invitation de l'employeur.
- Allant et venant, les enfants participent en fait à l'assemblée de l'après midi, et mettent sur la table un problème clé, le problème de la classe du fond : « classe du fond, classe des cons » disent-ils. Nous comprenons que dans cet établissement, il existe un « rebut », la classe du fond, et que ce sont les personnes qui s'occupent de cette classe qui sont à l'origine de la socialanalyse décidée par l'ensemble de l'établissement.

Le soir :

- l'assemblée travaille sur l'opposition des G.I.R. à la venue des parents.
- Aucune décision n'est prise.

En fait, comme dans la plupart des socialyses, dès le premier jour, le « programme » de l'intervention est entièrement établi, programme au sens où tous les éléments à traiter se sont déjà manifestés. Mais il s'agit d'un programme que les socialystes ne peuvent appréhender que progressivement et ce n'est que rétrospectivement qu'ils en constatent le caractère pré-dessiné dès le premier jour.

*. G.I.R. : voir page 2

Dans le cas de la Maison des Enfants, le programme est le suivant : le problème de la classe du fond et la question de l'acceptation par l'ensemble du personnel

d'un fonctionnement collectivement régulé, d'un contrôle collectif sur l'ensemble des activités (contrôle symbolisé par l'A.G. socianalytique).

Les quatre jours suivants sont donc consacrés au traitement de ce « programme ».

DEUXIÈME JOUR

Faits marquants :

- Une assemblée générale des enfants l'après-midi, d'abord présidée par le Mandarin, remplacé ensuite par un enfant, Éric. Cette assemblée va se scinder un moment en G.I.R.. La question de la participation des parents est tranchée par les G.I.R. : ils acceptent.
- le directeur est « en cuisine », les cuisinières sont dans les instances de décision, le président de l'A.G. est un enfant détrônant le Mandarin : carnaval ? Nous pensons plutôt : signes de l'éclatement de la forme sociale de l'établissement.

Le soir :

- assemblée générale avec les parents. Le personnel qui redoutait tant cette assemblée constate qu'elle n'est pas si terrible à vivre que cela. Les parents présents découvrent néanmoins à ce moment l'existence de la classe du fond : la question de la scolarité éclate.
- Boîte noire violente : le Mandarin a agressé les parents, les accusant grosso modo d'être à l'origine des problèmes des enfants. C'est ce que j'appelle : « la socianalyse à coups de marteau » (discours sur l'enfant symptôme, etc....).
- Refus de la C.G.T. d'inviter l'employeur à l'assemblée générale. Attaque violente de la C.G.T. contre le dispositif d'assemblée souveraine considéré comme un « projet politique non énoncé, camouflé en technique », et une « manipulation ».
- Violente boîte noire : en effet le Mandarin a soutenu la C.G.T. contre les socianalystes en séances.

TROISIÈME JOUR

Outre le travail d'analyse de la classe du fond et des problèmes qu'elle pose à l'établissement (réticence du personnel de service, des institutrices des autres classes, des G.I.R., des parents...) ; faits marquants :

- il est décidé que l'employeur sera invité à l'assemblée générale permanente. La C.G.T. estime alors devoir se retirer, par principe.
- Il est décidé de prolonger la socianalyse de deux jours. Violente boîte noire : il y a un conflit entre les intervenants sur le fait de poursuivre. Patrice est personnellement favorable à un temps socianalytique de cinq jours, proposé par le Mandarin. Les autres socianalystes cèdent. Mais Patrice est irrité contre le Mandarin qui nous a extorqué cette prolongation en séance, lors d'une lutte où il a joué l'assemblée contre ses collègues intervenants. Patrice estime que la question aurait dû être débattue en boîte noire.

QUATRIÈME JOUR

Faits marquants :

- Une mère passant par la maison jette au milieu de l'assemblée « souveraine » les culottes sales de sa fille pour manifester sa désapprobation devant le « laisser aller » de l'établissement (manifestation de l'inquiétude et de la méfiance des parents : quelle est la stratégie de cet établissement pour rendre nos enfants « récupérables » ?).
 - les enfants, livrés à eux-mêmes pendant que les adultes mènent l'analyse de leurs divergences, partent cueillir des cerises dans le parc de la Maison, puis les mettent en vente. Mais comment vendre si on ne sait ni lire, ni écrire, ni compter ? Comment calculer le prix des poignées de cerises ? Comment se partager la cagnotte ? Cette pratique des enfants produit un appel aux compétences théoriques des adultes. Des enfants viennent à tour de rôle solliciter en aparté des adultes participant à l'AG afin qu'ils leur apprennent « le nécessaire ».
- Or, la classe du fond fondait sa pédagogie sur ce modèle ; créer un appel à la théorie par la pratique des enfants. Ainsi, dans la socianalyse, les éléments qui posent problème sont-ils toujours d'une façon ou d'une autre (pas nécessairement verbalisée) montrés en pleine lumière et soumis à la critique collective.

CINQUIÈME JOUR

Faits marquants :

- les socianalystes rencontrent l'employeur : cette rencontre n'apporte aucun élément marquant sinon la bienveillance de ce dernier envers l'établissement et son équipe. L'employeur n'intervient donc pas dans le champ du problème posé par la socianalyse. De nombreux membres de l'établissement désertent d'ailleurs cette rencontre et tiennent une assemblée en parallèle dans d'autres lieux.
- la C.G.T. réintègre l'assemblée
- les honoraires sont négociés, mais mal, entre un seul membre du staff intervenant et un seul membre du staff client, le directeur. Cet analyste ne fonctionnera pas. Il n'était peut-être pas pertinent en l'occurrence en tant qu'analyste de l'établissement. Par contre, l'argent est analyste de la commande et de l'engagement du directeur dans une démarche de mutation de la Maison des Enfants qu'il déclenchera à la rentrée, en octobre.

b) LA PHASE ETHNOGRAPHIQUE DU MANDARIN OBSERVATION PARTICIPANTE ET ÉCRITURE INDIVIDUELLE

Le Mandarin se fait inviter par le directeur. Il séjourne durant deux semaines dans la Maison des Enfants, en juin, immédiatement après la socianalyse.

SES THÈMES DOMINANTS : LE DÉSIR CONTRE LA « LOI DU GROUPE » LE REFUS DU CONTRÔLE COLLECTIF

Il va y avoir émergence d'un analyste naturel, considéré par le Mandarin comme capital, central car il met en lumière la lutte de l'individu contre la « loi du groupe ».

C'est « le cas Éric ».

Il s'agit d'un enfant de la classe du fond qui, refusant la décision collective des enfants de sa classe, veut participer à une activité des autres classes, une visite au zoo, que la classe du fond avait décidé de différer et de remplacer par une autre activité.

La scène se passe au pied d'un car. Elle dure une heure. Les enfants sont d'accord pour qu'Éric vienne au zoo, son éducateur également, mais son institutrice s'y oppose.

Finalement, il n'ira pas.

c) LA PHASE ETHNOGRAPHIQUE DU COLLECTIF DE RECHERCHES OBSERVATION PARTICIPANTE ET ÉCRITURE COLLECTIVE

LEURS THÈMES DOMINANTS : LA DÉNONCIATION DU POUVOIR EN PLACE ET LA REVENDICATION DU CONTRÔLE PAR LES MASSES

Le Collectif de Recherches reste dans la Maison après la socianalyse institutionnelle, en compagnie du Mandarin, et propose, après une semaine, un projet d'analyse institutionnelle de l'établissement (A.I.D.E.) par observation participante et rédaction avec le personnel d'un journal quotidien : « l'Analyseur ». Les G.I.R. acceptent cette proposition. Il semble que le Collectif (5 personnes) ait été très actif jusqu'aux premiers jours de juillet, mais après nous n'avons plus de traces de sa présence. C'était l'été : son travail paraît avoir tourné court.

Ce qui se passe entre membre de la Maison :

Le journal « l'Analyseur » témoigne des débats post-socianalytiques. Le dialogue est engagé entre les responsables de la classe du fond et les institutrices des autres classes, ainsi que les éducateurs des G.I.R.. La classe du fond reçoit à la fois des demandes de clarification de sa pédagogie, des agressions, des appels à dialoguer plus avec le reste de l'établissement. Les institutrices qui se sont occupées de cette classe retracent la genèse de leur choix d'une pédagogie institutionnelle avec les enfants à problèmes de la classe du fond. Il s'agit d'un

choix très pragmatique : pas moyen de faire autrement avec ces enfants, une scolarité « normale » aurait été « vide de sens ».

Les enfants s'expriment abondamment dans « l'Analyseur », notamment sur les pratiques autoritaires de certains éducateurs à leur égard.

Ils sont, avec les institutrices de la classe du fond, ceux qui s'expriment le plus.

Les relations entre le Collectif des Recherches et la Maison :

La lecture du journal indique l'échec de la stratégie de dénonciation du Collectif des Recherches. Celui-ci se livre en effet, à partir de ses observations, à des opérations de dévoilement brutal, à des attaques des « oppresseurs » (direction, psychologues, psychiatres) et à une défense des « opprimés » (enfants), à une critique du laxisme de la Maison (critique du travail jugé médiocre des institutrices etc....).

Le Collectif est à son tour dénoncé dans une lettre rageuse du psychologue de la Maison. Le côté « gardes rouges de la révolution » de l'observation participante réalisée par le Collectif est mal toléré, c'est peu dire.

d) L'ÉTABLISSEMENT SE RETROUVE SEUL, SANS EXTÉRIEURS

C'est alors qu'est créé un journal d'établissement animé par le psychologue. Le journal s'intitule : « L'Homme toujours en colère ».

La lecture de ce journal indique une très nette amélioration de la vie des enfants (nombreux témoignages) mais on sent que les adultes sont en difficulté, comme si le problème de la violence s'était déplacé du monde des enfants vers le monde des adultes.

À la rentrée (septembre), le directeur refuse que G.I.R. et classes reprennent leurs cours comme si de rien n'était.

Il suspend l'organisation de la Maison à une décision collective du personnel sur les meilleures modalités de fonctionnement, compte tenu des acquis de toutes les analyses et réflexions de Juin.

L'établissement se réorganise alors sur le modèle de la classe du fond, et adopte un nouveau découpage, par activités.

En quelques mots, comment se restructure la Maison :

- Une classe de rattrapage scolaire à fonctionnement fixe, régulier.
- Un lieu scolaire souple, où se pratique une pédagogie sur mesure et par contrat entre l'enfant et son enseignant.
- Une série d'activités manuelles et sportives (ateliers, sorties dans la nature...) ; une bibliothèque, un bistro, une coopérative, un journal
- des unités de vie.

La mise en place de ce nouveau fonctionnement n'est pas achevée après un an. Elle se déroule dans des tensions dont une « anecdote » (que nous avons connue en retournant à la Maison des Enfants un an plus tard) montre le degré.

Une institutrice va en effet refuser de cesser de faire sa classe, de se plier au nouveau fonctionnement collectivement décidé. Le personnel va alors déménager son bureau et ses effets personnels, qui se trouvaient dans son ex-classe, et les transporter dans une sorte de cagibi.

Dans cet espace cagibi, cette institutrice va tenter malgré tout pendant un an de continuer à faire la classe à quelques enfants ramassés au passage, recrutés au petit bonheur...

Ensuite, elle va décider un matin, d'intégrer le projet collectif et d'y participer.

e) UN AN PLUS TARD, PROJET DE RETOUR DES SOCIANALYSTES À LA MAISON

L'Association des jeunes Socianalystes décide après un an de proposer à la Maison un suivi de la socianalyse.

Seul le psychologue y est favorable. L'établissement est non demandeur. Le suivi n'aura pas lieu. Le projet de retour est un fiasco.

3. VIOLENCE ET INSTITUTION

INTERPRÉTATION ET LEÇONS DE LA SOCIANALYSE

Pour interpréter correctement une socianalyse, il faut distinguer, puis mettre en relation et intégrer l'examen successif de deux versants :

a) Que se passe t-il chez les clients de la socianalyse ?

Cela suppose que l'on voit ce qui se produit, ce qui se reproduit ou à contrario se déplace dans et après l'intervention. C'est le côté participant, c'est-à-dire, en l'occurrence, le CÔTÉ MAISON (Maison des Enfants) de l'intervention.

b) Que se passe t-il chez les socianalystes ?

La réponse à cette question suppose de se pencher sur ce que l'intervention produit chez les intervenants, c'est-à-dire en l'espèce, ce qu'elle produit chez les jeunes socianalystes de l'Association, chez le Mandarin et au sein du Collectif de Recherches. Que vit le staff d'intervenants (Association et Mandarin) élargi aux observateurs du Collectif, à quoi est-il sensible, qu'est-ce qui l'agite, le divise, l'émeut, quels débats l'animent ?

C'est le CÔTÉ EXPÉDITION SCIENTIFIQUE de cette intervention.

Côté Maison, le thème dominant qui se dégage de l'intervention est celui de l'institution contre la violence, contre la violence de tous contre tous.

Côté Expédition, on trouve des variations sur le même thème, mais inversé, comme le négatif d'une photographie : c'est la violence contre l'institution qui prédomine.

Quelles sont les variations dans la perception de la violence par les membres du staff. Sur quoi les uns et les autres mettent-ils l'accent ?

- Sur la violence de l'institution (vécu des ethnographes : Mandarin et Collectif).
- Sur la violence du Collectif contre l'individu (vécu du Mandarin)
- Sur la violence de la minorité au pouvoir : directeur, psychiatre, psychologues, contre la majorité : personnel éducatif ; enseignant, ATOS, parents, enfants (vécu du Collectif).
- Sur la violence contre l'institution de la socianalyse, dont le travail institutionnel sera violemment attaqué par les ethnographes (vécu de l'Association des jeunes socianalystes).

3.1 CÔTE MAISON

L'INSTITUTION CONTRE LA VIOLENCE

- LE CLIVAGE ENTRE POUR ET CONTRE LA FORME SOCIANALYTIQUE

Beaucoup d'enfants sont internés dans la Maison pour des raisons de violence ; ils ont été rejetés du système scolaire parce que dangereux, capables de lancer des projectiles divers sur les autres enfants, ayant blessé ou étant susceptibles de blesser d'autres écoliers ou de se mettre eux-mêmes en péril. Les enfants de la Maison sont souvent classés comme caractériels, « cas sociaux ».

On est donc en présence d'un concentré de violence, puisque des violents sont rassemblés là, la Maison purgeant ainsi le système scolaire normal de ses éléments les plus problématiques.

Face à l'organisation socianalytique, l'institution de la socianalyse dans la Maison, nous rencontrons deux types de réaction. Les uns sont favorables à un respect de la forme socianalytique et à une application des règles que nous avons données. Les autres s'y opposent soit partiellement, soit totalement.

L'enjeu, pour les opposants, est de limiter la portée du principe de transversalité que nous avons établi, principe central puisqu'il fonde la forme socianalytique. En clair, des manœuvres d'exclusion visant à réduire le coefficient de transversalité de notre dispositif se déroulent sous nos yeux.

Il s'agit d'exclure de l'assemblée générale permanente que nous avons instituée soit les enfants, soit les parents, soit l'employeur. Ou inversement de s'en exclure soi-même si tel sous ensemble était malgré tout convié à la socianalyse. Certains vont jusqu'à récuser totalement la règle de fonctionnement en assemblée, et plaident pour l'utilisation d'une autre technique (analyse des classes par les sociologues et restitution de l'analyse au personnel réuni).

Le non respect de l'institution socianalytique par certains membres de la Maison se manifeste donc par de l'exclusion.

Le désir d'exclure les enfants est quasiment le fait de tous les adultes de l'établissement. C'est un désir diffus, associé à la peur de voir les enfants manipulés par certains adultes contre d'autres adultes. Cette peur s'exprime au moment où le Mandarin organise une assemblée d'enfants, puis une assemblée mixte adultes/enfants, pendant laquelle le thème de l'invitation des parents à participer à l'intervention est évoqué. Les adultes des G.I.R., qui s'opposaient initialement à la participation des parents, manifestent alors clairement la peur des adultes devant la force que représentent les enfants.

Ainsi les enfants représentent-ils pour les adultes des multiplicateurs de force. Aux yeux de ceux qui résistent à leur entrée dans la socianalyse, il serait injuste que ceux qui savent manier la force constituent les enfants, trouvent là un moyen facile d'écraser les membres de la Maison avec lesquels ils sont en divergence.

La volonté d'exclure les parents de la socianalyse vient surtout des G.I.R., donc des éducateurs chargés de la vie extrascolaire des enfants (le manger, le dormir, les loisirs), représentant l'instance de la Maison potentiellement la plus substitutive aux parents.

Pour les éducateurs, les parents représentent une force d'interférence externe sur leur travail en particulier, une probable volonté de contrôle de leur prestation.

Mais ils ne sont peut être pas les seuls à redouter la participation des parents à l'analyse collective. Pour les uns, les parents sont susceptibles de peser en faveur des courants les plus conservateurs, les plus traditionnels au sein de la Maison, de contribuer à la victoire d'une philosophie qui n'est pas forcément la bonne. Les parents sont également capables de se mêler des problèmes de méthodes et de moyens, ce qu'il faut éviter. Pour les autres, les parents doivent être tenus à l'écart des pratiques éducatives de la Maison, car celles-ci pourraient les choquer (le style « pipi caca » de l'expression des enfants n'est pas réprimée comme il le faudrait normalement, etc...). Bref, s'ils viennent, les parents pourraient s'apercevoir des réelles difficultés, sinon de l'échec des méthodes pédagogiques traditionnelles utilisées dans la Maison...

Enfin, la décision irrévocable d'exclure l'employeur de la socianalyse provient de la C.G.T. qui fait du respect de sa position la condition sine qua non de sa participation à l'intervention.

La C.G.T. souffre des débats autour de deux autres thèmes d'exclusion (enfants, parents). Sur ces deux premières questions, elle n'a pas de position ferme. Elle voit ses adhérents se diviser selon des lignes de clivage « anormales » et « inhabituelles » : certains adhérents sont d'accord avec des militants de la C.F.D.T., d'autres passent des alliances « contre nature » ou sont dangereusement isolés, mis en minorité.

La C.G.T. maintient coûte que coûte son homogénéité : c'est ainsi que nous interprétons la lutte de la C.G.T. pour refuser l'association de l'employeur à la socianalyse, une lutte qui lui permet de réunifier ses rangs, et de se retirer à un moment donné (et pour peu de temps d'ailleurs) de la socianalyse, comme un seul homme, sous prétexte que l'employeur n'est pas exclu comme souhaité.

C'est également la C.G.T. qui se fait porte-parole de la résistance globale à notre technique d'assemblée et plaide pendant toute l'intervention pour une technique alternative d'observation participante (dont les effets sont beaucoup moins clivants, et qui, du moins, épouse spontanément les clivages institués –ndlr). Ceci n'empêche pas nullement la C.G.T., du moins ses membres, pèsent ultérieurement, après la socianalyse en faveur du basculement de la Maison vers un nouveau fonctionnement.

- **LE CLIVAGE DANS LA SOCIANALYSE EST LE MIROIR DU CLIVAGE DANS LA MAISON**

C'est sur fond de cette problématique d'expulsion de certaines catégories hors du dispositif socianalytique, que nous apparaît l'existence de la classe du fond. C'est un enfant qui nous la révèle, l'après-midi du premier jour. L'existence de cette classe pose problème à tout le monde.

Les membres de la Maison (adultes et enfants), en créant cette classe que les Enfants appellent « la classe des cons », ont exclu des enfants du système parascolaire mis en place dans la Maison. Mais même exclus dans la classe du fond, ces enfants exclus parmi les exclus (puisque les enfants de la Maison sont tous des exclus du système scolaire normal) gênent les autres classes. Plus libres, ils perturbent de mille façons la bonne marche des 3 classes « normales ».

Les membres de la Maison en sont donc arrivés à se poser la question de l'exclusion de la classe du fond toute entière, c'est-à-dire la question du refus pur et simple d'admettre dans la Maison des Enfants « trop difficiles ».

Quels sont les deux courants qui s'affrontent dans la Maison, et que nous allons progressivement découvrir au détour des débats entre pour et contre le respect de la forme socianalytique ?

Appelons les courant A et courant B, pour simplifier.

- Concernant la sélection des enfants à l'entrée de la Maison, le courant A, courant pro-scolarisation des enfants, préconise le critère de la rescolarisation, un critère positif par rapport à l'École :

L'enfant candidat est-il normalement scolarisable à terme ? Pourra t-il retourner à l'école plus tard ? La Maison réussira t-elle à le rescolariser ?

Cette option suppose que l'on refuse dorénavant les enfants qui posent trop de problèmes et que l'on ferme la classe du fond. Notons qu'au moment de

l'intervention, la demande d'admission à la Maison d'un enfant autiste est précisément en discussion.

Concernant la sélection des enfants à l'entrée de la Maison, la position du courant B, courant pro-autonomisation des enfants, se définit négativement par rapport à l'Asile :

Peut-on éviter l'Asile à cet enfant ? Peut-on le sortir du cycle qui le mène actuellement droit vers un internement ?

Cette option suppose l'admission tous les enfants qui peuvent encore éviter l'Asile, même si leur rééducation risque de ne pas aboutir jusqu'à une rescolarisation normale.

- Concernant les méthodes de rééducation de la Maison, les deux courants se heurtent également.

Le courant A se représente la Maison comme une pré-école, une quasi école munie d'un petit asile, d'un mini pré-asile qui lui devient de plus en plus insupportable. Le courant A a adopté une stratégie de retour à une vie normale par une scolarité paranormale, copiée sur l'École, en place dans 3 classes de la Maison sur 4, visant à adapter l'enfant à l'école et par l'école, à l'intégrer au scolaire, à le réhabituer à la classe des enfants normaux. Cette stratégie évoque l'image de deux parallèles qui se rejoignent à l'infini.

Mais c'est précisément parce que tous les enfants ne peuvent se plier à cette norme même arrangée, aménagée, paraphrasant le système scolaire, que la classe du fond est créée, pour éviter la pollution des scolarisables par les inscolarisables, les plus violents, les plus atteints de troubles affectifs. La classe du fond, comme nous le dira une mère, « c'est le rebut de la Maison ».

Les tenants du courant B sont favorables à la classe du fond ou directement responsables de l'expérience pédagogique qui s'y déroule et dérange les autres classes. Le courant B est partisan d'une scolarité anormale si celle-ci s'inscrit dans la stratégie à mettre en place pour rendre autonome chaque enfant de la Maison, tout enfant admis en son sein. Pour les tenants du courant B, la Maison n'est analogue ni à une École, ni à un Asile. Elle doit éviter l'Asile et conduire l'enfant vers une autonomie à l'âge adulte, que cette autonomie soit construite ou non par une scolarité normale.

C'est le courant B que la MISE EN ABYME (*) pratiquée par les membres de la Maison effraye.

En effet, la Maison est créée pour recueillir des exclus du système scolaire. Elle construit alors une parascolarité qui secrète à son tour des inadaptés. Ces inadaptés sont exclus du système scolaire interne de la Maison, il y a un asile dans la Maison, une classe rebut. Emportée par sa logique, la Maison en arrive à se poser la question d'éliminer ce rebut pour devenir une école à part entière, sans exclus (suppression de la classe du fond, refus d'admettre des enfants difficiles dans la Maison).

Il s'agit d'une spirale : l'École repousse les scolaires et crée un rebut.

Le rebut du scolaire est placé dans I.M.P. (institut médico-Psychopédagogique). Dans I.M.P. un processus de sélection parascolaire aboutit à la constitution d'une catégorie d'inadaptés et crée le rebut des I.M.P. dérangées par la co-existence d'enfants adaptés et des enfants inadaptés à la rescolarisation, les I.M.P. exclus les arescolarisables, et ainsi de suite, de rebut en rebut.

Le courant B veut tenter d'arrêter ce cycle ; il veut rompre avec la mise en abyme : c'est son enjeu dans la socianalyse.

Minoritaires dans la Maison, les tenants du courant B sont favorables au respect des règles socianalytiques : ils recherchent l'alliance des socianalytiques et ont besoin d'élargir le débat à toutes les parties prenantes s'ils veulent réussir à opérer une telle rupture du cycle.

Le courant A est dominé par une logique de métier. Il est porté par des instituteurs et des éducateurs qui éprouvent une grande difficulté à dissocier la mission de l'établissement de leur métier, celui pour lequel ils ont été initialement formés.

Se sentant majoritaires dans la Maison, les tenants du courant A tentent de fermer l'accès de la socianalyse à divers extérieurs (parents et employeurs) et font même pression pour modifier la méthode employée par les sociologues afin qu'elle corresponde mieux à leur représentation de l'analyse sociologique.

* en abyme : récit à l'intérieur d'un récit, tableau à l'intérieur d'un tableau, film à l'intérieur d'un film...

Le système social interne est hypertendu au moment où les socianalystes sont appelés. Le courant A applique des normes externes à la Maison (les normes du

métier d'éducateur scolaire) et demande que les enfants rejetant ces normes soient éliminés, non sélectionnés, de manière à détendre le système interne de la Maison : c'est son enjeu dans l'intervention

- **POURTANT TOUS SONT FAVORABLES Â UNE INTERVENTION EXTERNE POURQUOI ?**

PARCE QUE LE POINT LIMITE DE LA CONTRADICTION INTERNE EST ATTEINT

Le client de tension interne de la Maison est devenu invivable au moment où les intervenants sont contactés par le psychologue. Les deux courants dont les conceptions sont projetées sur le dispositif socianalytique se détruisent l'un l'autre, leur coexistence n'est plus possible car le développement de l'un conduit l'autre à manquer ses enjeux.

Il va de soi que ces deux courants, A et B ne sont pas encore apparus en tant que tels dans la dynamique de la Maison, et que c'est la socianalyse qui va leur permettre d'émerger, de formuler leurs conceptions antagonistes, de repérer leur chance ou de gagner ou de perdre la bataille engagée pour la conduite du projet de la Maison des Enfants.

LA CLASSE DU FOND FONCTIONNE COMME ELLE PEUT ELLE NE PEUT FONCTIONNER AUTREMENT

La pédagogie mise en œuvre dans la classe du fond ne doit rien à un choix théorique ou idéologique. C'est une psychologue qui l'a essayée la première, pour tenter de « s'en sortir » avec les enfants réunis dans ce groupe.

Étiquetés « ne sachant pas lire », ces enfants souffraient en réalité de troubles affectifs graves, et leur aggravation dans un même lieu faisait de la classe du fond un enfer.

Avec, de tels enfants, toute pédagogie dite normale aurait été « vide de sens », l'ordre minimal indispensable à un enseignement traditionnel ne pouvait être obtenu dans la classe, le matériel scolaire était en morceaux, les enfants étaient violents entre eux, le personnel de service n'en pouvait plus parce qu'il ne pouvait tenir la classe propre à cause du désordre et de l'anéantissement quotidien des aménagements de l'espace.

Sentant la nécessité de faire une sorte de table rase pour réussir à créer avec les enfants un minimum de règles communes permettant de détendre l'atmosphère

au-dedans et en dehors, cette psychologue avait d'abord institué un grand espace vide au centre de la classe, meublé simplement d'un tapis pour que les enfants puissent s'asseoir par terre et tenir chaque matin une assemblée.

C'est ainsi qu'elle avait progressivement dégagé un espace libre, propre, nettoyable, un « merdier » étant par ailleurs institué, mais dans un coin soigneusement circonscrit de la classe.

Grâce à son travail en assemblée du matin, elle avait pu, petit à petit, organiser des activités, puis greffer sur ces activités un contenu pédagogique, au lieu de faire de l'apprentissage une exigence préliminaire, une obligation normative et exclusive.

Le fonctionnement de la classe du fond correspond à une option pragmatique du contrôle : pour réduire la violence des enfants de la classe du fond, une institution est créée, l'assemblée du matin. L'assemblée possède un lieu : le grand tapis central. C'est l'assemblée qui décide des activités, les organise, les planifie et élabore petit à petit quelques règles collectives. Incontrôlables par les normes scolaires, les enfants violents sont contrôlables par le projet institutionnel collectif.

À la différence de la norme scolaire qui est extérieure, implicite et difficilement interrogeable, la norme façonnée par le fonctionnement institutionnel peut être mise en question et modifiée. Elle est créée en direct par les enfants et les enseignants, elle est donc visible. Elle ne s'impose pas moins que la norme scolaire, mais elle s'impose de façon explicite. Les éléments qui constituent la norme imposée sont appréhendés : l'enfant a vécu les débats et les rapports de force qui président à l'élaboration d'une norme collective, celle-ci ne lui est pas extérieure, à la différence de la norme scolaire face à laquelle il ne peut que s'adapter ou transgresser.

Et de fait, la violence s'atténue, se calme, finit par disparaître.

MAIS LE FONCTIONNEMENT DE LA CLASSE DU FOND DÉTRUIT LE FONCTIONNEMENT DES AUTRES CLASSES

La violence entre enfants se déplace alors entre adultes.

En effet, les activités de la classe du fond gênent considérablement les institutrices des trois autres classes car, pendant les heures de cours, les enfants des classes « normales » reniflent les odeurs de crêpes de la classe du fond, entendent les cris et les bruits de jeu, voient les enfants de la classe du fond sortir, courir, s'activer... tandis qu'ils sont quant à eux maintenus sur le banc

d'écolier. La classe du fond, vue des autres enfants, s'est bien sûr « la classe des cons », mais c'est aussi une image de vacances permanentes : ils ont envie d'en être.

La classe du fond est un modèle qui les attire et les repousse en même temps.

Les personnels ATOS (agents techniques, ouvriers et de services) se sentent emportés sur une pente régressive et scatologique, tirés vers le bas par une libre expression des enfants dont le comportement ne sont pas brimés ni sanctionnés alors qu'ils ne sont pas, loin s'en faut, policés.

Les parents, quand ils apprennent l'existence de la classe du fond, à une réaction similaire, comme si la normalisation des enfants de la classe du fond avait été abandonnée par le personnel de la Maison.

Quant aux G.I.R., ils sont eux aussi dérangés par la classe du fond qui rompt le découpage scolaire (classe) / non scolaire (G.I.R.), puisque des activités qui sont organisées qui concurrencent celles des G.I.R.

Au moment où les intervenants rentrent en scène, la Maison est donc en crise :

IL FAUT TRANCHER

En effet, la violence a suivi un parcours qui l'a menée au sein de la communauté des adultes :

Schématiquement

- dérangeante, la violence des enfants a été supprimée par la création de la classe du fond
- la création de la classe du fond a été un acte de violence et d'exclusion contre des enfants qu'on y a repoussés, mis au rebut
- la violence de ces enfants entre eux ont été intensifiés par leur concentration dans le huis clos relatif à la classe du fond
- ceci a déclenché un fonctionnement alternatif, institutionnel, qui a permis de juguler la violence entre les enfants de la classe du fond

- mais ce fonctionnement, vécu à l'extérieur comme un contre modèle, attire les autres enfants et sape le travail des classes normales

- en retour la classe du fond a subi la violence des attaques des adultes, la vindicte des partisans du scolaire « normal », relayé par certains enfants qui sentent bien que ce lieu plein d'attrait et aussi un lieu que les adultes refusent, un lieu réservé à des « cons » qui ont « touché le fond », c'est le cas de le dire !

- l'existence de la classe du fond en soi devient problématique : une violence intermodèle est apparue.

La juxtaposition/taylorisation des deux modèles (scolaire normal et scolaire hors normes) devient inadmissible : chaque partie a le sentiment que ses efforts de socialisation sont détruits par la partie adverse.

xxx000xxx

On se trouve devant un cas où un analyseur joue naturellement, de façon sauvage, sans que les membres de la Maison réussissent à réguler eux-mêmes leur dynamique interne. La classe du fond est un analyseur de la pédagogie utilisé dans les autres classes, et plus généralement un analyseur du projet de la Maison et des stratégies mises en œuvre pour mener son projet à bien.

C'est l'existence de la classe du fond qui conduit à chacun à se réinterroger sur les finalités de la Maison et les moyens d'aboutir. Mais cette interrogation est plus agissante que fructueuse : les membres de la Maison sont pris dans une guerre usante et meurtrière.

Lorsque nous sommes appelés la collectivité toute entière est d'accord pour trancher, pour en finir, pour décider de s'orienter dans une voie en abandonnant l'autre.

Pour le courant B, minoritaire mais dynamique, offensif et à l'origine de la socianalyse, la situation est mûre pour s'attaquer au courant A. Pour le courant A, défensif mais puissant et majoritaire, la situation est favorable à une élimination définitive du courant B. C'est pourquoi la demande d'une intervention extérieure fait l'unanimité.

- **VIOLENCE DE LA SOCIANALYSE**

CE QUI SE JOUE DANS L'INTERVENTION : L'AFRONTEMENT ENTRE LES DEUX CONCEPTION DE LA MAISON

Il n'est pas fréquent de recevoir une commande d'intervention réunissant la totalité des personnels d'un établissement, du directeur au plus humble des membres de l'unité sociale. Mais autant l'idée d'une intervention extérieure est ici l'objet d'un consensus rare, autant les modalités de l'intervention sont le point de cristallisation d'un conflit interne très dur.

Le courant A, qui voudrait exclure des personnes de la socianalyse, va développer une position de sélection radicale des enfants à l'entrée de la Maison.

Le courant B, qui refuse d'exclure des personnes de la socianalyse, va développer une autre position, selon laquelle tout le fonctionnement de l'établissement doit être placé sous contrôle collectif à partir du moment où un projet commun a été élaboré.

La socianalyse est un projet commun, décidé collectivement : chacun doit se plier à ses règles.

Symétriquement, la question qui se pose à la Maison est la suivante, selon le courant B : un projet de psychothérapie institutionnelle a été déposé par la Maison auprès de la D.D.A.S.S., et la Maison a été agréée sur cette base.

Le scolaire développé par la Maison doit-il oui ou non être inféodé à ce projet ? Ce projet doit-il être imposé aux individus qui pratiquent jusqu'ici leur métier au sein de la Maison selon des normes professionnelles externes, sans se conformer à des normes « Maison », dictées par le projet « Maison » ?

Comment le courant A réagit-il dans le miroir socianalytique ? Il dénonce la violence de la socianalyse, la violence de l'imposition des règles socianalytiques, la violence de la suspension de l'activité normale de la Maison.

Or, que demande le courant B ? Précisément que chacun renonce aux lois, normes et règles, modes de fonctionnement et modèles externes (scolaires), pour construire dans la Maison un modèle commun institutionnel intégrateur ; donc contraignant, limitant la liberté de chacun mais nécessaire pour travailler avec des enfants tels que ceux dont la Maison est chargée, nécessaire pour pratiquer la psychothérapie affichée dans le projet remis à la D.D.A.S.S. .

- LE DÉPLACEMENT QUI S'OPÈRE DANS LA SOCIANALYSE EST FAVORABLE AUX PARTISANS DE LA CLASSE DU FOND

LA SOCIANALYSE, DISPOSITIF CONSTRUIT DE PRODUCTION D'ANALYSEURS, PERMET À LA CLASSE DU FOND, ANALYSEUR NATUREL, DE S'IMPOSER COMME NOUVELLE NORME DOMINANTE

Pourquoi et comment un courant minoritaire en nombre tel que le courant B parvient-il à s'imposer à tous ?

Son succès est lié à un concours de forces qui apparaissent clairement dans l'intervention, et dont la socianalyse fait elle-même partie.

La socianalyse permet un débat jusqu'ici impossible, parce que l'intervention médiatise les tensions.

En effet, ce n'est pas de la Maison qu'il est question, mais de la socianalyse. En discutant de la socianalyse, c'est de la Maison que discutent les participants, mais l'enjeu des débats est projeté sur l'écran socianalytique, mis à distance.

Dans la socianalyse, des actions tests peuvent être tentées sans grand danger. Par exemple, il est possible d'inviter des personnes redoutées et de se confronter à elles sans courir le risque réel, puisque la socianalyse sert de terrain et de cadre à ses rencontres. Dans le cas de la Maison, les tests effectués concernent les parents, les enfants et l'employeur. Les membres de la Maison ont pu expérimenter le fait que les dangers représentés par ces trois catégories étaient imaginaires, que le conflit majeur n'était pas situé entre eux et les enfants, ni entre eux et l'extérieur de la Maison, mais bien au sein même de la communauté des adultes.

Enfin, l'intervention socianalytique fournit un modèle institutionnel de détente dialectique.

Déchirés par les contradictions internes, désireux de sortir de la crise, les membres de la Maison auront tendance à transposer l'expérience socianalytique dans leurs pratiques quotidiennes. Or, la socianalyse institutionnelle appartient à un large courant de pensée dont la psychothérapie et la pédagogie institutionnelle font partie.

Dans une certaine mesure, la socianalyse institutionnelle fonctionne « comme » la classe du fond. C'est un dispositif de clarification des rapports de force, un dispositif d'élucidation/négociation des processus de décision et des mécanismes de contrôle collectif.

Indéniablement, la socianalyse comme expérience vécue, formation permanente à la critique sociale, transmet par sa forme un message. Comme le dit Mac Luhan, « le médium est le message » reçu ici par les participants, à la Maison des Enfants, où l'enjeu numéro un était la création d'une institution de régulation, l'acceptation d'un contrôle collectif sur les pratiques individuelles.

Cependant, ce n'est pas la socianalyse qui permet au courant B de l'emporter sur le courant A. Le courant B, qui n'a rien d'organisé ni de machiavélique, n'est pas plus conscient que les intervenants des mécanismes que nous venons d'exposer.

Dans le feu de l'intervention, les socianalystes repèrent des processus, ils ne peuvent les relier à l'histoire de l'établissement qu'ils ne connaissent pas. Ce n'est que dans l'après coup que la cohérence exposée ci-dessus apparaît.

Quand nous considérons à posteriori la position stratégique du courant B, il est certes minoritaire mais l'agrément D.D.A.S.S. a obtenu sur un projet de psychothérapie institutionnelle que le courant A contredit dans la pratique. L'argent de la Maison provient donc d'un projet de type B.

D'autre part, ce sont les tenants du courant B qui contrôlent les instances de sélection des enfants à l'entrée de la Maison. Ce sont eux qui introduisent dans la Maison les enfants difficiles qui ne pourront que grossir les effectifs de la classe du fond / classe des « cons ».

Le courant B a rallié tous les responsables administratifs (directeur, chef de service pédagogique), et les autorités médicales ou paramédicales n'y sont pas opposées (psychiatre, psychologues).

Le directeur joue un rôle non négligeable dans l'intervention : il soutient l'idée d'une socianalyse, il libère les personnels de leur activité, il rappelle à un moment donné que les adultes de la Maison sont là pour rechercher ce qui serait bon pour aider des enfants difficiles, non pour obtenir ce qui serait bon pour faciliter le fonctionnement de la Maison (internement d'enfants quasi normaux).

Si bien que, même si la majorité (éducateurs, instituteurs, personnels ATOS, parents, enfants en bonne voie de rééducation) s'oppose aux conceptions du

courant B, la minorité joue son va tout quand, à la suite du contact pris avec nous par le psychologue, elle se charge de l'organisation de l'intervention. C'est à ce moment là que le courant B se structure. C'est le dispositif d'intervention qui lui donne l'occasion d'exister en tant que staff client dans la socianalyse, donc en tant que force sociale active dans la Maison dont tous les processus institutionnels sont à présent disposés en faveur du courant B.

- MAIS ON SENT QUE LA TENSION VA RÉAPPARAÎTRE ENTRE ADULTES

Au moment même de l'intervention, les socianalystes sentaient que la Maison n'avait franchi qu'une étape dans le règlement de ses difficultés.

Un an plus tard, les contacts avec quelques personnes de la Maison, surtout le psychologue, les confirment dans leur idée. Autant la situation des enfants semble nettement améliorée (cf. témoignages dans les journaux : « l'Analyseur » et « l'homme toujours en colère », autant les adultes sont loin d'avoir terminé la réélaboration d'un fonctionnement collectif viable et vivable.

Trois mois après l'intervention, la Maison met sur pied une nouvelle structuration de ses activités. En octobre, le directeur fait table rase du fonctionnement antérieur. Il interdit aux classes et aux G.I.R. de reprendre « comme si de rien n'était ». Il met l'établissement en rupture d'activité tant qu'une décision collective n'a pas été prise concernant l'ensemble des activités, l'ensemble des enfants.

Se basant sur les résultats de l'analyse collective, il décide de dissoudre provisoirement les institutions antérieures à la socianalyse pour que les membres de la Maison les refondent collectivement.

Sur cette phase, nous possédons un document rapportant les débats internes et décisions : l'enjeu en est la création d'institutions qui ne soient « ni l'école, ni la famille ».

En termes institutionnels, la réorganisation de la Maison des Enfants correspond à une poussée de l'institution contre la loi, les normes (scolaires ou familiale) externes à l'établissement. Il s'agit même d'une sorte de plongeon dans l'institutionnel, car la Maison fait plus que rééquilibrer les rapports entre la norme instituée (le scolaire et la famille) et sa dynamique interne. Elle substitue un accroissement de ses institutions internes à une forte réduction du nombre et de la force de ces lois externes ; à un moindre État, elle supplée par plus de

Social ; elle opte pour moins d'institué et pour davantage de dialectique, pour moins d'imposition/transgression et plus de régulation.

Au lieu de fonctionner spontanément en classes (le scolaire) et en G.I.R. (le familial), elle tente de se munir de lieux différents et d'instances singulières, construites selon les nécessités de son projet psychothérapique.

Ce changement ne se déroule pas sans violences contre des individus. Il y a le cas de cette personne qui a refusé le nouveau projet et continué de travailler conformément au modèle antérieur : une institutrice qui, malgré le fait que les classes soient supprimées, « fera classe » pendant un an dans le cagibi où ses collègues ont déménagé son bureau. Elle aussi exerçait une violence contre les autres en monopolisant toute une classe, tout un espace commun au profit de son projet personnel scolaire.

Comme l'avait noté le Mandarin dans son journal post-socianalytique, les éducateurs et surtout les instituteurs en général sont mis en difficulté par le projet psychothérapique. Ce sont les instituteurs qui seront les plus rétifs contre l'institution. Ils ont un savoir à transmettre, et se sentant chassés hors du domaine de leurs compétences mal outillés pour la psychothérapie et la pédagogie institutionnelles.

Les instituteurs sont aussi plus libres de leurs mouvements dans un fonctionnement dominé par de la loi (les normes instituées externes) que dans un fonctionnement soumis à des institutions collectives, dans lesquelles chacun est tenu de négocier, s'expliquer, s'impliquer, créer les normes auxquelles il faudra d'autant plus se plier qu'on en est coauteur.

Dans la Maison des Enfants, l'institutionnel a gagné, mais la loi va refonctionner immédiatement, ne fût-ce que parce que les gens sont payés par métier. Par exemple, ils sont payés comme instituteurs et ils ne font pas classe, ils sont donc immédiatement repris par les découpages externes. Dès novembre 1976, on peut annoncer que la prochaine crise sera la crise des corps de métier mis à mal par le projet psychothérapique.

3.2 CÔTÉ EXPÉDITION

LA VIOLENCE CONTRE L'INSTITUTION LA MISE EN ÉVIDENCE DE LA VIOLENCE DE L'INSTITUTION

Autant le débat porte, dans la Maison des Enfants, sur l'institution et ses performances contre la violence entre enfants ou entre adultes, autant les membres de l'Expédition vont concentrer leurs discussions sur le thème inverse.

Rappel : ce sont les socialanalystes qui ont invité le Mandarin et le Collectif à participer au staff (cf. page 4).

Le débat entre l'Association de socialanalystes, le Mandarin et le Collectif concerne avant tout la violence exercée par l'institution socianalytique contre la Maison et contre les ethnographes.

Le staff d'intervenants sera violent, aucune boîte noire ne se déroulera dans le calme, toutes sont marquées par la violence des tensions entre le Mandarin, le Collectif d'une part, et l'Association des socialanalystes d'autre part.

Comme le lecteur le verra dans la deuxième partie de cette étude de cas, les ethnographes s'opposent au contrôle collectif du staff intervenant. Le Mandarin défend l'idée de la liberté individuelle de l'intervenant. Il s'allie également au Collectif pour essayer d'imposer le point de vue des participants opposés à la forme socianalytique, pour soutenir les contre-propositions de certains clients concernant la meilleure technique sociologique à utiliser. À partir du moment où le dispositif socianalytique est contesté, comme il est normal dans une intervention, le Mandarin et le Collectif s'appuient sur les résistances de certains membres de la Maison des Enfants. Ils tentent de délégitimer la socianalyse au profit d'une observation participante et d'une technique ethnographique. Ce comportement, les jeunes Socialanalystes ne peuvent l'accepter.

La stratégie socianalytique est contestée par les ethnographes. L'Association qui a reçu la commande d'intervention, tente de tenir le dispositif de projection/déplacement des problèmes de la Maison dans la forme socianalytique. Les Socialanalystes travaillent en clivant les membres de la Maison en référence à la forme socianalytique. Il s'agit pour les intervenants de permettre aux participants la réélaboration d'un projet collectif inféodé à l'état réel de la

dynamique de leurs forces sociales internes. C'est ainsi qu'émergent les courants A et B décrits plus hauts.

Les ethnographes, inversement, dénoncent le caractère artificiel du dispositif socianalytique, rejettent le côté peu naturel de la méthode institutionnelle et luttent pour lui opposer une observation participante, un travail d'immersion dans la Maison telle qu'elle fonctionne « normalement ».

On voit à quel point c'est le mouvement suivi par les membres de la Maison qui disloque l'Expédition. Le staff socianalytique est percuté au premier degré par le conflit entre courant A (pour le scolaire, pour le respect par les sociologues du découpage en classe et en G.I.R., pour la soumission des sociologues aux normes classiques externes du travail sociologique : observation, enquête en respectant les découpages institués) et courant B (pour la création d'un fonctionnement institutionnel soumettant tous les adultes au projet de psychothérapie institutionnelle, pour le respect des règles socianalytiques).

La dynamique spécifique de la Maison happe les membres de l'Expédition et les clive en deux camps : les ethnographes sont captés par le courant A, les socianalystes sont amalgamés au courant B, et doivent déployer une énergie désespérée pour conserver leur indépendance vis-à-vis de l'ensemble des membres de la Maison. En effet, la méthode socianalytique suppose que l'on pratique des alliances mobiles, tournantes, afin de permettre la pleine expression de toutes les demandes sous-jacentes à une commande d'intervention. Se faire « manger » par un sous-ensemble du groupe client est une erreur qui se paie toujours par l'échec de l'intervention et la délégitimation des analystes.

Ce phénomène est une constante de toute intervention : les clients clivent toujours le staff puisqu'ils projettent sur lui leurs contradictions internes.

Mais un staff intervenant qui fonctionne correctement analyse en son sein de tels clivages, s'en sert pour comprendre la situation, renvoie ses analyses vers les participants. Dans la Maison des Enfants, cela ne sera pas possible.

Les ethnographes se désynchronisent immédiatement du mouvement suivi par les membres de la Maison dans la socianalyse (et après).

Ils vont à la fois freiner et accélérer le mouvement, tirer certains participants en arrière, en propulser d'autres dans de réflexions prématurées.

Expliquons nous. Toute alliance avec des résistances ne fait que ralentir ou bloquer un processus d'analyse. Mais le processus social, la crise qui a motivé la commande d'intervention, continue son développement selon les lois intrinsèques de son mouvement. Dans le cas de la Maison des Enfants, classes et

G.I.R., à un moment donné, vont être remis en cause, réinterrogés, dissous. Quand la Maison a appelé les socianalystes, elle devait prendre un tournant et souhaitait le faire en maîtrisant au mieux la conduite de son changement. Le brouillage de la socianalyse par l'ethnographie n'a fait que compliquer la tâche de la Maison et rendre sa mutation plus brutale, plus sauvage, plus chaotique.

Des coups d'accélérateur ont également été donnés, en même temps que les coups de frein.

Lorsque le Mandarin analyse le cas « ÉRIC », cet enfant de la classe du fond auquel le zoo est interdit parce que la classe du fond a collectivement décidé de ne pas s'y rendre, il anticipe les débats que la Maison aura si elle met en place des institutions du type « classe du fond ».

Quelles sont les limites du Collectif et les possibilités pour l'individu de faire valoir ses particularités ?

Il s'avance aussi déjà sur le terrain de l'inadaptation des instituteurs de la Maison et de leur rigidité peu compatible avec le projet de psychothérapie institutionnelle.

Mais il pose ces problèmes avant que les acteurs sociaux se les représentent.

De même, le Collectif de Recherches avec son travail d'écriture et d'observation, tire la communauté en arrière puisqu'il solidifie fortement les antagonismes institués (les classes contre les G.I.R., etc...) au moment même où la Maison est en plein processus d'institutionnalisation d'une pratique instituante : celle de la classe du fond.

D'autre part, il bouscule les adultes, tente d'exacerber la contradiction adultes/enfants, sentant peut-être avec la même intuition que le Mandarin ? les futures difficultés inhérentes à un fonctionnement « d'Institut de Psychothérapie Institutionnelles ».

Cependant, en agressant ainsi par leurs observations l'Institut Psychothérapie qui est en train de naître, les ethnographes renforcent surtout l'ancien « Centre d'Observation et de Rééducation » qu'était la Maison il y a peu.

Les critiques des ethnographes à l'encontre de la socianalyse et du fonctionnement psychothérapeutique institutionnel qui s'y ébauche, feront de l'activité critique un véritable tabou. Les membres de la Maison apprendront de l'Expédition que la critique est destructrice, alors que, comme l'a enseigné

H. LEFEVBRE, l'absence de critique sociale conduit toujours à de la critique en acte, de la crise, bien plus dommageable pour les personnes que l'activité critique acceptée et intégrée.

DEUXIÈME PARTIE

TECHNIQUES ETHNOGRAPHIQUES ET LOGIQUES DE LIBÉRATION

1. OBSERVATION PARTICIPANTE, ÉCRITURE PERSONNELLE ET LIBÉRATION DU DÉSIR

LE TRAVAIL DU MANDARIN*

« Après, ça se passait dans une machine qui avait des poudres. Dedans, il y avait un Monsieur qui s'appelait FANTÔME.

Le Monsieur grattait, enlevait de la terre.
C'est Lapassade je veux dire.

Sous la terre, il y avait des monstres qui bougeaient dans un car. Le car brûlait car un dragon jetait du feu sur le car.

LE CAR EST PARTI

LES CENDRES SONT RESTÉES !!!!!!!!!!! »

Frédéric
Les Espions

*

En matière de recherche, le mandarin est un professeur d'université qui n'a jamais pris de position définitivement arrêtée. Il était alors, et est resté, ouvert aux voies les plus différentes voire opposées. Il avait et a toujours tendance à rejeter chaque expérience vécue avant d'en aborder une autre.

Enfant : « Vous Monsieur, je vous vois roi ! »

Mandarin : « Comment ? »

Enfant : « je vous vois roi parce que vous n'arrêtez pas de donner des ordres ! »

Extrait de la transcription de la socianalyse
Assemblée Générale des enfants - 2^{ème} jour

Le travail du Mandarin sur la Maison des Enfants va comporter trois temps forts :

a) le premier travail du Mandarin est socianalytique.

Le Mandarin appartient au staff d'intervention légitimé par la commande socianalytique. Il s'empare de la conduite de l'intervention et la mène de bout en bout, tout seul, sans contrôle. Il prend énormément de notes qui portent la trace au jour le jour de son rejet violent de la méthode socianalytique, rejet du dispositif, rejet du staff. Rejet paradoxal : il veut à tout prix conduire « une machine » qu'il abhorre.

Les socianalystes partis après cinq jours d'intervention, le Mandarin décide de s'installer dans la Maison des Enfants.

Il se fait inviter par le Directeur (« tu peux rester 1 ou 2 jours »). En fait, il séjournera deux semaines. L'établissement n'est pas demandeur, mais tolère sa présence car il est Mandarin et Invité du Directeur.

b) Le second travail du Mandarin est ethnographique.

Il tient un journal de recherche pendant son séjour de deux semaines. Il note toutes ces observations, ses émotions, ses idées, associations libres et réminiscences théoriques. Il a le projet d'un livre personnel sur la Maison des Enfants. Il pousse parallèlement les membres de l'établissement à écrire leur propre livre : ceux-ci acceptent... mais rien ne vient. Autant la socianalyse était le TEMPS DE LA PAROLE, autant cette phase ethnographique sera un TEMPS D'ÉCRITURE PERSONNELLE pour le Mandarin, une écriture d'observateur attentif essentiellement à lui-même, non une écriture descriptive de l'établissement.

Ce qu'il cherche, il ne le sait. Il est sûr que la socianalyse ne le lui a pas apporté. Il attend que se manifeste l'ANALYSEUR « NATUREL » qui lui donnera la clef du malaise de l'établissement, qui fera résonance en lui. Il

pense que par une présence permanente, une observation continue des processus en grandeur réelle, il finira par « trouver » et de fait, il découvre finalement quelque chose (« je tiens enfin l'essentiel de ce que je suis venu voir ici/.../ j'ai appris ce matin davantage qu'en une semaine de socialanalyse »).

Sa découverte faite, il quitte la Maison quelques jours plus tard. Il n'écrira jamais son livre. Il ne reviendra plus à la Maison des Enfants. Il donne à Patrice la totalité de ses notes et son journal, comme matériaux à intégrer dans son corpus de thèse sur la socialanalyse.

c) Le troisième travail du Mandarin est polémique.

De retour à son université, il fait transcrire une partie de la socialanalyse et s'appuie sur cet extrait pour développer une batterie d'arguments contre le dispositif et contre le staff socialanalytique.

En fait, l'analyse qu'il produit à posteriori va porter, non pas sur la Maison des Enfants, mais sur l'Association des socialanalystes, sur la méthode socialanalytique institutionnelle qu'il condamne sans appel.

De même qu'il avait créé jadis et choisi la socialanalyse contre l'intervention psychosociologique, le Mandarin fait, à cette période, le choix de la bioénergie contre la socialanalyse. Plus tard ce seront l'analyse interne, puis l'ethnométhodologie, puis l'ethnographie, qu'il élira comme méthodes légitimes de Recherche en Sciences de l'Éducation, contre les méthodes précédentes déclarées « mortes », « erronées », nuisibles, selon une démarche non pas cumulative ni intégrative mais sans cesse renouvelée de tabula rasa.

xxx000xxx

Quelles sont les motivations du rejet de l'approche sociologique clinique et les raisons du choix de l'ethnographie ? Nous faisons ici l'hypothèse que notre interprétation de l'option prise à cette époque par le Mandarin en faveur de l'ethnographie pourrait éclairer les causes du regain de l'ethnographie en cette année 1990.

- Le refus de se plier à la loi du collectif d'intervenants.

Ce que le Mandarin n'accepte pas, c'est d'être soumis à des règles de fonctionnement entravant sa liberté individuelle. Il n'admet pas l'intercontrôle, la régulation entre intervenants et éprouve le sentiment que

s'il ne procède pas sans cesse « à des coups de force » il ne pourra amener les autres intervenants à suivre sa conception de la stratégie d'intervention.

Il ne fait en réalité aucunement confiance à ces co-intervenants. Il les méprise et les sous-estime, tragiquement. Son propre mépris lui donne la « nausée » : « je suis épuisé, toute cette incohérence le décourage réellement, je pourrai leur répéter cent fois la même chose, je sais déjà que c'est peine inutile ». Leur mise en échec le condamne à l'échec.

Il les soupçonne à la fois d'incompétence notoire et de mauvaises intentions : « ils vont vouloir boucler l'intervention trop tôt », « ils vont vouloir négocier leur paiement au finish », « amateurisme », travail à la va comme je te pousse », « à l'aveuglette », pas de liaison théorie-pratique », « pas de travail des résistances », « pas de formulation claire d'une règle fondamentale rigoureuse », « utilisation magique de concepts », « pas d'amélioration pratique du dispositif », « volontarisme », « syndicalisme », « terrorisme », « pas de stratégie affinée, pas de choix de la cible »... Arrêtons ici l'évocation de ce massacre.

Chaque réunion du staff des intervenants en boîte noire est un enfer, un déchaînement de violence. Le pilotage collectif de l'intervention est rendu impossible, les socianalystes sont littéralement cloués au pilori, a priori, sans appel.

Le Mandarin constitue lui-même l'obstacle au travail dont il déplore le manque qu'il impute aux autres.

Il le sent d'ailleurs lorsqu'il note les résistances dont il se fait régulièrement l'allié contre les socianalystes auprès de divers membres de l'établissement. « j'ai tort », écrit-il.

Le staff ne peut analyser ce qui se produit en son sein, il éprouve les pires difficultés à interpréter ce que produit la socianalyse au sein de l'établissement. L'effet, miroir : staff de socianalystes/clients de la socianalyse, ne peut s'établir clairement.

Le Mandarin a cassé le miroir. Il a neutralisé ses collègues. Plutôt que de tirer à hue et à dia, et de lutter pour que le Mandarin suive leur stratégie d'intervention, les socianalystes suivent la sienne, pour qu'au moins un travail se fasse, un suivi s'effectue.

Mais les voici réduits à l'impuissance : leur dispositif fonctionne, ils ne le conduisent guère.

Lorsque les socianalystes quittent la Maison, le Mandarin se retrouve libre, sans avoir de justifications, ni d'explications à donner, sans comptes à rendre, sans obligation de négocier sa position, ni de défendre ses conceptions.

- Le refus de se plier au contrôle des acteurs sociaux.

Le Mandarin se sent incapable de négocier sa présence quelque part en termes d'argent, l'argent le gêne, le paiement en argent d'une prestation faisant l'objet d'une commande et d'une vente lui pèse, il l'écrit. Il dit : « ils ont vendu la socianalyse comme on vend un stage ». « Moi, je ne sais pas négocier, c'est pourquoi je suis ici sans statut, simplement invité du Directeur.

Lorsque les socianalystes procèdent (très mal, il est vrai) à la négociation de leurs honoraires, il tombe malade. Même s'il encaisse sans sourciller sa part du paiement de la socianalyse, au titre du membre du staff parisien, il relaye et renforce les résistances des participants à l'égard du paiement des analystes : « La socianalyse, c'est l'arnaco-gestion », déclare-t-il, « l'argent extorqué », « l'esbrouffe ». Il se fait l'écho du ressentiment de certains : « on les a payés grassement », accuse les analystes de « terrorisme » (Nb : le paiement décidé est de 20.215 F, répartis entre 5 intervenants, pour cinq jours, soit une somme variant entre 2.700 et 2.900 F par intervenant, frais déduits).

Il préfère la position de l'ethnographe, jusqu'au jour où une institutrice (une des « viragos » dit-il) lui fait remarquer que sa présence leur coûtera 190F/jour pendant 15 jours. C'est lui rappeler que l'ethnographie, telle qu'il la pratique, payée « en nature » (pension complète), est une prestation non demandée et par conséquent non contrôlée par l'établissement qui en supporte cependant le coût, indirectement.

Alors qu'est ce qui gêne le Mandarin dans le paiement de la socianalyse ? N'est ce pas tout simplement le contrôle que permet l'argent, contrôle des acteurs sociaux sur le savant, et le contrat qui le lie ainsi : prestation rémunérée, circonscrite, évaluable, à laquelle l'acteur social peut mettre fin, relation dont l'acteur social peut se déprendre, à propos de laquelle il peut manifester clairement ses exigences, pouvoir de l'argent contre pouvoir du savoir, obligation de résultat, mesure de l'utilité du savoir produit ?

- Le besoin de percer la Vérité Secrète de la Nature.

Le dispositif construit, artificiel, bref, suspendant l'activité naturelle de l'établissement, porte la marque volontaire et spectaculaire de l'extériorité. Le propre du travail d'intervention est de considérer que le biais constitué par la présence de l'observateur dans le champ des phénomènes qu'il étudie EST LE PRINCIPAL OUTIL DE LA CONNAISSANCE. Autrement dit, en

intervention, le biais naturel incontrôlable constitué par la présence d'un observateur extérieur dans un système naturel va être transformé en biais construit, donc maîtrisable.

Mais le Mandarin ressent ce qu'il appelle le « rituel socianalytique » (cf. conditions énoncées page 3) comme une « violence faite aux gens », une sorte de « grève imposée » par les socialanalystes forçant l'établissement à s'arrêter pour « voir comment il fonctionne ».

Il se sent attiré par le « respect de la nature », de la « réalité » et du « concret » qu'il croit mieux garantis dans les démarches ethnographiques de description et d'observation participante.

La distance, l'étrangeté de la position socianalytique le rebutent. Il souhaite au contraire entrer dans la Maison, pénétrer ses arcanes, s'y plonger, s'immerger en elle pour la connaître et la comprendre vraiment, au corps à corps de l'intérieur.

À l'opposé, le dispositif d'intervention socianalytique institutionnel est une « enveloppe parlante », une matrice englobant l'établissement invité à se fondre en elle pour y reconstruire ses fondations.

La socialanalyse est un simulateur, un dispositif de nature expérimentale, capable de déclencher toujours les mêmes effets (projections et déplacements institutionnels), de même que la psychanalyse est un dispositif expérimental de déclenchement d'une relation de transfert.

Cet arrière-goût de laboratoire déplaît au Mandarin. Au contraire, le Mandarin se sent heureux lorsqu'il est en campagne, en position d'interpréter des signes naturels, des signes absolus et intérieurs, non des signes provoqués et relatifs parce qu'explicitement liés à la présence d'un extérieur. Il recherche pour lui-même et son objet une relation qui soit inscrite dans une durée indéterminée (« l'analyse est une longue marche »), où il peut attendre tranquillement la manifestation des phénomènes dont il saura reconnaître l'importance.

La position ethnographique, par son exotisme même, paraît la plus compatible avec ce travail qui évoque le Mage, le Devin, le Sourcier, le Magicien capable de dialoguer avec les signes et de traduire leurs messages, reconnu pour son don de double vue, possédant le savoir qui permet de trier, parmi les manifestations de l'innommé, les messages que les mortels doivent entendre, les mystères qu'ils doivent élucider, les forces cachées qu'il doivent apprendre à juguler.

- Le refus des limites de la socialanalyse institutionnelle.

Le niveau d'interprétation des socianalystes est sociologique, il n'est ni psychologique, ni psychanalytique, ni psychosociologique, ni philosophique. Il est limité, partiel.

À maintes reprises le Mandarin, tout en reconnaissant aux sociologues un certain « talent » dans l'analyse « sociale » ou « organisationnelle », se plaint de leur absence d'attention aux mécanismes psychologiques, émotionnels.

Il ne lui convient pas que le niveau d'analyse ne soit pas l'individu, d'abord l'individu, rien que l'individu, l'individu face à la société, face au Collectif. Il reproche à la socianalyse son caractère limité. Tantôt il veut lui substituer une procédure de travail au niveau individuel, tantôt il pense la faire précéder, ou suivre, ou accompagner de démarches analytiques centrées sur les personnes et non les organisations ou les institutions.

Il ressent très profondément les réelles difficultés personnelles de certaines catégories de l'établissement « par exemple, la rigidité des éducateurs et des institutrices face aux enfants « à problèmes »).

Il n'a pas tort, mais pourquoi détruire par tous les moyens la socianalyse et ce qu'elle est capable de produire au non de son manque, au nom de ce qu'elle ne fait pas, parce qu'elle ne peut pas TOUT, parce qu'elle n'est pas TOUT, parce qu'elle est imparfaite.

La veille de son départ de la Maison, le Mandarin note d'ailleurs dans son journal : « pourquoi exiger des socianalystes de faire ce que moi-même je ne peux pas faire ? ».

- Le paradoxe de la maïeutique : savoir ne pas savoir.

L'approche des socianalytiques est non directive, centrée sur le cadre de référence de l'établissement. Pour le Mandarin, cette position n'est pas tenable, il ne peut s'empêcher « de faire cours », des cours que les participants accueillent avec gentillesse, intérêt et humour.

De là, à accuser ses compagnons d'être des ignorants parce qu'ils n'adoptent pas une position de transfert de connaissances externes, il n'y a qu'un pas, malheureusement franchi. Le Mandarin invite d'ailleurs l'un ou l'autre savant de sa connaissance à « intervenir » quelques heures pendant la socianalyse ! C'est ainsi que nous verrons un tel, faire un exposé sur la « Pédagogisation », prestation de type académique qualifiée de « brillante » par notre Mandarin, même si elle est sans rapport avec la dynamique de l'analyse en cours.

- Le désir de libérer autrui.

Comme d'autres dispositifs cliniques, la socianalyse institutionnelle est un dispositif de reproduction/déplacement des mécanismes que les acteurs sociaux souhaitent analyser et modifier.

De l'objectif de reproduction des mécanismes institutionnels dans le dispositif (en vue d'une analyse), à l'idée d'une pure et simple reproduction de l'ordre établi grâce à la socianalyse, le glissement est tentant. Le mandarin doute à tout moment de la réalité du changement opéré par la socianalyse.

Utilisant une technique de reproduction et répétition des fonctionnements internes qu'elle veut élucider, dont elle prétend accompagner le mouvement, la socianalyse est accusée de rechercher inconsciemment la consolidation de « l'institué ». Il semble au Mandarin qu'une intervention reposant sur une technique de reproduction et sur l'existence d'une commande (un client avec qui le staff intervenant à une relation privilégiée), ne peut en définitive qu'aider à reproduire les problèmes et surtout les pouvoirs qu'elle est censée mettre en lumière.

Il pense que ce qui est parlé ou ce qui se produit dans l'intervention s'en trouve du coup légitimé, alors même qu'il s'agit parfois d'exclusion, d'oppression, de domination, de limites, de tabous etc....

En particulier, il ressent la relation au commanditaire, au « staff client » (ceux qui ont invité les socianalystes) comme une limite grave à la liberté des analystes, liberté qui constitue le gage de la « libération » des membres d'un établissement, le gage du déliement des énergies liées.

Il lui semble que les intervenants, loin de faire reculer les limites du champ d'intervention lorsqu'ils interrogent l'assemblée sur les raisons de la non-invitation de telle catégorie d'acteurs, ne font que reconnaître les frontières imposées à l'analyse.

L'analyse des limites, pratiquée par les socianalystes, ne serait qu'une servile acceptation des limites imposées par les clients au travail d'élucidation.

Dans notre approche sociologique clinique, notre ambition ne dépasse pas le niveau du changement initié et conduit par les acteurs sociaux eux-mêmes. Il s'agit toujours de travailler sur des changements ou des transformations en cours, avec leurs défauts et leurs imperfections.

C'est une approche qui exige de reconnaître le fait que l'analyste ne crée pas le mouvement, il ne fait que l'accompagner, l'éclairer. L'analyste n'est qu'un passeur, son pouvoir est de permettre un mouvement. Il n'est pas un maître.

Le clinicien a la liberté de refuser d'accompagner un mouvement que sa conscience désapprouverait, il ne peut provoquer le mouvement que sa conscience approuve mais que les acteurs sociaux avec qui il travaille ne veulent ni ne peuvent effectuer.

- L'inégalité de tous devant la parole ; l'égalité de tous devant l'écriture. L'assemblée générale socianalytique, dispositif de paroles, ne convient pas au Mandarin dans la mesure où elle créerait une illusion d'Égalité de tous devant l'analyse (à l'instar des États Généraux de 1789).

Le réalité est tout autre. Le Mandarin note d'ailleurs qu'il ne fera pas aux socianalystes l'injure de croire qu'ils ignorent ce fait, véritable « secret de polichinelle »..

Diverses catégories de personnes, peu familiarisées avec la parole de groupe, seraient handicapées, défavorisées par le dispositif socianalytique, alors que les catégories sociales supérieures seraient avantagées par leur aisance à prendre la parole en public.

Autrement dit, le « parolisme » de l'intervention socianalytique contribuerait à maintenir des rapports sociaux inégaux, l'assemblée juxtaposant des « figures muettes » et des figures parlantes dominantes, donnant le pouvoir à ceux qui ont la parole facile (directeur, psychologue, psychiatre par exemple, ou adultes par opposition aux enfants) et qui sont précisément... les catégories sociales dominantes de l'établissement.

Nous pensons pour notre part que, s'il est évident qu'aisance verbale et pouvoir social évoluent symétriquement, il n'en est pas moins vrai que dans la dynamique d'une intervention, la parole s'apprend et se prend, se conquiert et se perd, au gré des alliances que les intervenants passent avec les diverses parties requérantes de l'établissement.

La parole ne donne pas le pouvoir, elle n'en est que la manifestation. Dans l'intervention, les acteurs sociaux délèguent provisoirement aux socianalystes le pouvoir de gérer leurs interactions, donc de donner la parole.

Dans cette socianalyse en particulier, diverses prises de parole marquantes ont été repérées par tout l'établissement.

Un autiste, qui depuis six mois gardait le silence, s'est mis à parler (ce n'est pas un miracle, cela s'explique aisément).

Les enfants en général, ont peut-être peu et mal parlé, mais ils ont dit l'essentiel, ils ont exprimé et manifesté ce qu'ils avaient à dire, verbalement ou non d'ailleurs (cf. les cerises, 4^{ème} jour de socianalyse).

Les personnels les moins habitués à la parole de groupe, par exemple les cuisinières ont fait remarquer que c'était la première fois que des dispositions matérielles (et non des positions de principe) étaient prises pour qu'elle puissent participer à la vie de l'établissement.. et exprimer leur point de vue à haute voix, même maladroitement.

Cependant il reste que la parole est par nature inégalement partagée, et surtout nécessairement collective, interactive.

L'Écriture que le Mandarin retrouve avec soulagement dans son travail ethnographique, l'écriture dans laquelle il se plonge lors de la socianalyse pour y reprendre des forces, n'a pas ce défaut. C'est un dispositif solitaire où l'on se retrouve face à soi, protégé de « l'enfer » que sont les autres. L'écriture collective n'est jamais que l'agrégation ultérieure d'écritures individualisées : dans le journal d'établissement par exemple, chacun écrit ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut.

Le Mandarin tente d'ailleurs d'amener la Maison à l'écriture (« je veux écrire un livre personnel sur la Maison, mais vous devriez écrire le vôtre, l'un n'empêche pas l'autre »).

Il s'appuie sur le Collectif de Recherches, qui défend un projet d'écriture collective (un livre sur la Maison et/ou sur la socianalyse, écrit par les membres de l'établissement avec l'aide du Collectif de Recherches). Le Mandarin va jusqu'à contacter un éditeur intéressé par la publication d'un ouvrage collectif sur la Maison, parallèlement à la publication d'un livre du Mandarin sur le même sujet.

La parole est collective, elle porte la marque des inégalités sociales, la tare du social avec ses apparences trompeuses (ici l'illusion de l'égalité, de la communication) et ses tristes réalités. Le social est sinistre, le collectif est pesant. Par comparaison, l'Écriture est un havre, l'individu s'y retrouve enfin seul, tranquille, libre.

xxx000xxx

Quel est le résultat obtenu par le Mandarin grâce à l'approche ethnographique ?

C'est la découverte d'une « erreur », d'un tabou dont l'existence, lui semble t-il, explique les difficultés de la Maison des Enfants. Il s'agit d'une

révélation qui se produit grâce au surgissement d'un ANALYSEUR « NATUREL ».

De l'analyseur « naturel », un enfant nommé ÉRIC, à l'E.R.I.C. : Étude de Recherche Institutionnelle Concrète.

Pendant la socianalyse, le Mandarin a vécu un grand moment. Il a été élu Président de l'Assemblée Générale des Enfants qui s'est tenue l'après-midi du 2^{ème} jour.

Un enfant lui a succédé à cette présidence, enfant élu à une très forte majorité, Petit Prince d'un après-midi, Éric, « le bel Éric, âgé de huit ans.

Le Mandarin est fasciné par l'Enfant, le Mandarin fascine l'Enfant qui préside l'assemblée à la façon du Mandarin, avec beaucoup d'autorité.

Lorsqu'il prend sa fonction, l'Enfant ordonne : « La ferme vous tous. Et levez le doigt si vous voulez parler... ».

Lors de cette assemblée que les enfants ont voulu tenir seuls à seuls avec les socianalystes, les adultes font progressivement retour.

Ils mettent d'abord en cause l'assemblée des enfants, critiquant, contestant, sabotant son fonctionnement, craignant visiblement que les enfants soient manipulés par l'un ou l'autre des adultes contre les autres adultes.

L'analyse de cette contestation des adultes conduit à s'interroger sur le problème de l'invitation des parents, toujours controversée. Les enfants souhaitent la venue des parents dans la socianalyse.

Le Mandarin ne voit pas que les adultes ont peur de la force des enfants, peur que cette force soit capitalisée par les uns contre d'autres adultes. En l'occurrence, les adultes qui refusent d'inviter les parents ont le sentiment que le Mandarin utilise l'assemblée des enfants, non pas pour analyser leur résistance et la comprendre, mais pour la casser et passer en force (ce qui n'est pas faux, ndlr).

Pour le Mandarin, le fait que l'assemblée socianalytique des enfants devienne une assemblée mixte adultes/enfants s'interrogeant sur une invitation aux parents est une trahison des socianalystes qui légitimement, par le déplacement de l'objet d'analyse, la présence des adultes au détriment des enfants, demandeurs initialement d'une assemblée d'enfants.

De fait, lorsque le sujet de l'analyse n'est plus la présence des adultes mais l'invitation des parents, les adultes présents battent le rappel des adultes absents. Ce renfort obtenu, l'assemblée abat la présidence du Mandarin et élit Éric, l'Enfant.

Le Mandarin interprète cette élection comme « une compensation » offerte par les adultes aux enfants, marquant en réalité la « reprise en main » de la socialanalyse par les adultes.

Sa lecture est binaire : enfants/adultes. Il vit cet épisode dramatiquement. Il pense que lui et les enfants ont été marginalisés par les adultes ; qu'il a été trahi, en tant que Président des Enfants, par le staff des socialanalystes et que les enfants ont été écartés de la socialanalyse par l'encadrement adulte de la Maison, avec la complicité « objective » des socialanalystes.

Pour Patrice, qui a pratiqué plusieurs fois des assemblées socialanalytiques d'enfants et des assemblées socialanalytiques mixtes adultes/enfants, il n'existe pas de règle absolue concernant le degré de participation des enfants dans l'intervention.

Tout dépend des relations que les acteurs sociaux, enfants compris, entendent clarifier, élucider, transformer.

Le problème majeur immédiat de la Maison n'était pas un problème entre adultes et enfants, c'était une contradiction grave entre adultes.

En d'autres lieux socialanalytiques des enfants ont joué un rôle prépondérant en tant que force sociale active dans la socialanalyse, lorsque l'enjeu en était directement le rapport enfants/adultes.

Ici, le rôle des enfants est limité, quantitativement ; il n'en est pas moins qualitativement marquant.

Ce sont les enfants qui mettent sur la table le problème de la « classe du fond, classe des cons », c'est-à-dire que ce sont les enfants qui formulent les premiers clairement l'enjeu de la socialanalyse, lors de l'assemblée du premier jour.

Ce sont les enfants qui poussent les G.I.R. à inviter les familles, les parents, eux encore mènent brillamment l'analyse des différences de statut entre participants, typologisant les participants « avec grande gueule » et les participants avec « petite gueule ».

Leurs interventions, limitées dans le temps, mais essentielles, vont guider la socialanalyse.

Un an plus tard dans le journal de l'établissement, on peut lire plusieurs témoignages d'enfants sur les améliorations notables du sort des enfants de la Maison.

Les enfants, en poussant les adultes à analyser « la classe du fond », en les aidant à surmonter leur peur de se confronter aux parents (suite à l'assemblée des enfants, les G.I.R. décident d'inviter les parents à la socianalyse), ont apporté un soutien non négligeable à la minorité active des adultes : ceux qui œuvraient maladroitement et en coulisse à la modernisation des méthodes pédagogiques et psychothérapeutiques de la Maison, ceux qui n'avaient pas encore abordé publiquement au grand jour les questions qu'ils se posaient sur les pratiques de l'ensemble des adultes de la Maison.

Cependant le Mandarin ne voit pas tout ceci. Il voit autre chose : sa marginalité et la marginalité des enfants dans un monde d'adultes d'allure plutôt psychorigide.

Le 10 juin, alors que la socianalyse est terminée depuis le 4, surgit l'analyste « naturel » que le Mandarin attendait :

« J'ai compris ce matin ce qui marche mal dans la Maison. Il était un peu plus de 9h. Un car de 35 places est arrivé pour prendre les gosses de 2 ou 3 classes et les amener avec leurs institutrices au zoo. Il y avait Éric, huit ans, qui voulait monter dans le car mais Odile, l'institutrice de la classe du fond ne voulait pas. Éric pleurait ».

Éric, c'est le 2^{ème} président de l'assemblée socianalytique des enfants.

Le Mandarin monte dans le car, fait voter les enfants : tous sont d'accord pour qu'Éric vienne au zoo.

Son éducateur de G.I.R., présent lors de l'incident, adhérent C.G.T. précise le Mandarin, est également d'accord pour qu'Éric participe à l'excursion.

Mais, à cette heure de classe, les G.I.R. n'ont pas de pouvoir, ce sont les institutrices qui décident.

Le Mandarin tente de faire intervenir la hiérarchie de la Maison, comme arbitre : « il y a un problème grave ici » leur dit-il. Rien à faire, la hiérarchie refuse de se prononcer. Le Mandarin « ressent en lui-même la dureté de l'institutrice avec effroi ».

Odile, l'institutrice, explique au Mandarin qu'Éric a des difficultés à se plier aux décisions collectives de sa classe, la « classe du fond », dont la pédagogie est basée sur un fonctionnement collectif des enfants. La classe du fond a opté pour ne pas aller au zoo ce jour-là, elle estime qu'Éric ne peut

déroger à cette décision. Elle conte au Mandarin un incident récent : Éric a cassé une règle en bois, appartenant au matériel de la classe du fond, et il a mis trois mois à la réparer...

Le Mandarin se sent malheureux, désespéré. Il pense et explique que le fait qu'Éric ait cassé la règle en bois était « un acte politique », probablement « un acte antifasciste ».

Il menace « je vais écrire cela, et cela ne vous fera pas plaisir ».

Mais il sent le côté presque « risible » de sa « protestation impuissante ». Il s'empporte contre le Collectif de Recherches qui n'est pas là, alors que le Mandarin aurait besoin d'un soutien. L'incident dure une heure.

Le Mandarin noircit quinze pages, avec colère, pensant qu'il est « urgent de créer une société protectrice des enfants comme il en existe une pour les animaux ».

« Il y a ici 40 adultes payés pour tyranniser 40 enfants »...

« De sa famille, Éric aurait pu s'évader, ici il ne peut pas, le quadrillage éducatif a tout prévu... ». « Oury, Vasquez, autres tyrans et même autogestion pédagogique ».

Pour le Mandarin l'Enfant, Éric, est analyseur du tabou du désir, analyseur de la relation entre le désir et la Loi dans la psychopédagogie institutionnelle.

Il s'identifie à cet enfant qui « refuse la loi du groupe », comme lui, le Mandarin, l'a refusée pendant la socianalyse et la refuse dans la vie.

Il construit une critique du fonctionnement de la Maison des Enfants à partir de cet analyseur « naturel », analyseur de la place laissée à l'individu, à la marginalité, analyseur de la violence du collectif par rapport à l'individu, de la fragilité des libertés individuelles dans la société.

Il s'allie le Collectif de Recherches et tente de négocier avec la Maison des Enfants, un nouveau dispositif, l'E.R.I.C. (Étude et Recherche Institutionnelle Concrète), que le Collectif de Recherches baptise pour sa part l'A.I.D.E. (Analyse Institutionnelle D'Établissement).

Le projet d'A.I.D.E. ou d'E.R.I.C. (il s'agit d'un seul et même projet, rédigé par le Mandarin) est donc soumis à l'approbation de la commission de coordination de la Maison, après communication par le Mandarin de son interprétation de l'analyseur naturel ÉRIC.

En substance, le Mandarin pointe les quelques éléments suivants,

- Odile, l'institutrice de la classe du fond, n'a pas restitué en socianalyse cette décision de la classe du fond de ne pas aller au zoo. Or, elle aurait dû le faire (cf. règle socianalytique de restitution en séance de tout ce qui se produit hors séance) car cette décision date de la semaine socianalytique. Le Mandarin tente là de faire jouer les institutions : il demande la réunion d'une assemblée pour analyser le cas Éric.

- Les questions que pose le cas Éric sont à son avis au nombre de trois. Qui a le pouvoir de décision lorsqu'il y a un problème avec un enfant ? Comment sont pris en compte les désirs des enfants ? Quels messages transmettent les enfants à travers ce qu'il font et quel crédit y accorde-t-on ?

- Il soutient la proposition du Collectif de Recherches, resté lui aussi sur place après l'intervention. Il s'agit d'un projet d'étude de la « vie normale de l'établissement par la participation à la vie des G.I.R., des classes... sans rester neutres ».

L'établissement se donne une semaine de réflexion pendant laquelle le Mandarin et le Collectif peaufinent le projet d'A.I.D.E., présenté comme une pratique contre-socianalytique.

L'A.I.D.E., dispositif d'observation participante, oppose à l'artificialité de la socianalyse, sa naturalité (examen de l'existant) ; à la brièveté de la socianalyse, sa « durée indéterminée » ; au « temps stagifié » de la socianalyse, son « temps social » ; à la suspension socianalytique des activités de l'établissement, leur respect et maintien ; à l'analyseur construit, des analyseurs « naturels » du type Éric.

Une semaine plus tard, le Collectif de Recherches, succédant à l'Association et au Mandarin, entre véritablement en scène, sans que l'établissement se voie clairement prononcé. Il démarre son observation participante et lance un journal d'établissement ; « l'ANALYSEUR ».

xxx000xxx

Quel est l'impact de la démarche ethnographique du Mandarin sur la Maison des Enfants ? Quel est le degré de prise en compte de l'analyseur « naturel » Éric. ?

Le dossier du Mandarin, le journal du Collectif, le journal que publiera ensuite la Maison (intitulé « l'Homme Toujours en Colère ») n'en parlent pas explicitement...

Cependant les notes du Mandarin, une semaine plus tard, semblent indiquer un échec : « je suis fatigué, déprimé, même découragé par ce poids d'inertie qu'il faut remuer sans que je sois réellement invité à le faire »... « Ras le bol de cette intervention qui traîne en longueur. ».

Son échec lui paraît, et nous pensons que son interprétation est exacte, lié au fait que la démarche ethnographique ne correspond pas à une commande collective de l'établissement : elle est sans légitimité sociale. Le Mandarin a un statut social élevé mais son travail n'a pas pour autant statut de vérité.

S'il soutient le projet A.I.D.E. présenté par le Collectif de Recherches, le Mandarin se sent de plus en plus irrité par le comportement « idéologique » des chercheurs marxistes du Collectif.

Le Collectif adopte d'emblée, en effet, une démarche de dévoilement violent, voire de dénonciation, dénonciation du pouvoir, du « laxisme », du travail mal fait, et un discours de « défense des opprimés » (les enfants).

Le Mandarin pressent l'inutilité de cette manière de procéder, il estime au contraire que les processus à travailler sont de nature organisationnelle (Nb : c'est précisément un des niveaux que la socianalyse et la pédagogie institutionnelle travaillent), non de nature politique.

Ce sont les assemblées générales, les instances collectives, les institutions de la Maison qu'il faut travailler, sur lesquelles il faut intervenir, tempête-t-il dans son journal.

xxx000xxx

Du coup, rétrospectivement, l'Association des Socianalystes lui paraît moins critiquable.

Il note que la Maison des Enfants a incontestablement beaucoup appris lors de la socianalyse, car ses modalités de fonctionnement collectif sont inspirées de certaines modalités socianalytiques.

Des façons de faire, créées dans la socianalyse, sont devenues institutions quotidiennes (un petit exemple : des A.G. alternant la plénière / des commissions par G.I.R. / la plénière).

La Maison vient de se doter d'une grande assemblée hebdomadaire et d'une réunion systématique avec les parents chaque semaine. La Maison, note le Mandarin, a appris et compris l'analyse des « procédures de décision ».

Il voit également à quel point le statut de socianalyste, légitimé (même limité) par une commande permet un questionnement que l'interprétation d'analyseurs « naturels » détectés par la démarche ethnographique n'autorise pas.

Le Mandarin décide de rentrer à Paris et d'écrire tout cela, « peut être », « sans dissimuler les difficultés et les échecs ».

xxx00xxx

Selon Patrice, la présence dans la Maison des Enfants, après la socianalyse, d'ethnographes, tels que le Mandarin et le Collectif de Recherches, a dispersé les effets de l'intervention socianalytique, en a dispersé la masse critique en quelque sorte.

Patrice émet l'hypothèse que les ethnographes, en se consacrant là-bas à une attaque de la socianalyse, en indiquant d'autres pistes à suivre que celles de la socianalyse, ont provisoirement distrait l'établissement.

Nous nous expliquons ainsi que le fait qu'il faut attendre la rentrée pour que, les classes et les G.I.R. étant suspendus (cf. suspension socianalytique des activités) par le Directeur jusqu'à ce qu'un projet commun soit établi, la Maison entame une refonte complète de son fonctionnement... sur le modèle de la classe du fond.

En relisant ce travail et en comparant avec d'autres socianalyses, nous nous posons la question du poids de la stratégie de tension du Mandarin et surtout du Collectif dans la Maison des Enfants, de leur responsabilité dans le climat de violence durant l'année qui a suivi la socianalyse.

Autant la démarche socianalytique permet de détendre la dialectique, autant l'ethnographie pratiquée dans ce cas a eu pour visée une accentuation de la tension dialectique, en pointant des contradictions qui, visionnées, actées et

enregistrées sur le papier, ont été comme « prescrites » par les chercheurs dans leur diagnostic.

Après une socianalyse, l'esprit critique perdure, comme si la socianalyse avait été l'apprentissage de la critique publique, collective, et de son intérêt.

Mais, avec la démarche ethnographique, par le passage de l'oral à l'écrit, puis, cet écrit devenant trop brutal, par le passage de l'écrit au silence, l'esprit critique s'est glacé, rigidifié, raidi.

La parole, c'est un échange, un exercice sur la pluralité des sens, une expérience de la polysémie.

L'observation s'en remet à la vue, mais, comme le note M. VACQUIN citant Lévinas (Frankenstein ou les délires de la Raison, 1990), « la vue peut aveugler la vision », « les grandes traditions de la parole et du verbe se méfient du visuel », « Œdipe est aveugle à ce qu'il a sous les yeux », « pour entendre le sens prophétique des choses, il faut détourner le regard ».

L'observation, démarche visuelle, donne « un sentiment de certitude immédiate » que l'écoute de la parole n'apporte pas.

Venant après la socianalyse, les observateurs, écrivant qui plus est leurs observations, faisant écrire celles des acteurs sociaux, ont contracté les positions, et précipité « au sens chimique du terme) la fluidité des conflits en contradictions dures comme le roc.

C'est ainsi que nous nous expliquons un après-socianalyse aussi violent que celui de la Maison des Enfants, cas unique dans la pratique d'intervenir de Patrice. En effet, la critique va être refoulée comme trop destructrice, elle continuera donc à travailler en actes, sans être maîtrisée par les membres de la Maison, sans pouvoir être gérée par la parole.

À propos de l'effet de la socianalyse sur la tension dialectique interne d'une unité sociale, cet effet de détente qui caractérise l'intervention socianalytique institutionnelle, nous nous sommes fait la réflexion suivante.

Fondamentalement, en 1976, les membres du G.A.I. étaient encore très ambivalents. Ils hésitaient toujours entre une stratégie de tension et de désintégration d'une part, une stratégie de détente et d'intégration d'autre part ; une stratégie de mise en guerre ou une stratégie de mise en institution. La méthode socianalytique institutionnelle appartient pourtant sans conteste à cette seconde voie.

Mais l'ambivalence d'antan se trouve bien à l'origine de l'invitation lancée au Collectif (proche des mouvements maoïstes) par deux d'entre eux à venir observer leur intervention dans la Maison des Enfants.

Le Collectif affiche nettement un projet de tension ou de déstabilisation politique, il correspond à l'évidence à une part de l'imaginaire dont les jeunes socialistes ont chargé leur dispositif, d'ailleurs constitutivement inapte à satisfaire des visées de changement par explosion sociale.

TECHNIQUES ETHNOGRAPHIQUES ET LOGIQUES DE LIBÉRATION

DEUXIÈME PARTIE (Suite)

2. OBSERVATION PARTICIPANTE, ÉCRITURE COLLECTIVE ET LIBÉRATION DES OPPRIMÉS

LE TRAVAIL DU COLLECTIF DE RECHERCHES

« Après que le dragon ait jeté du feu et que ça a tout brûlé, tout le monde est mort à cause du dragon.

Quand le dragon est parti, il y avait deux magiciens qui faisaient disparaître les monstres. /.../

Ils ont disparu, on ne peut les voir, donc on ne peut pas faire exploser le monde.

Quand le magicien a fini de faire disparaître tout l'espionnage, même les clowns vont faire une histoire ailleurs ».

Frédéric
Les Espions

« À quoi reconnaît-on la pureté d'intention du libérateur anonyme ?

À la force de son indignation »

Introduction à un texte du psychologue de la Maison des Enfants critiquant les pratiques du Collectif, in « l'Analyseur », n° 5, courrier des lecteurs.

Le Collectif de Recherches appartient à l'U.E.R. des Sciences Psychologiques, Sociologiques, Ethnologiques et Pédagogiques de Lyon II.
Le Collectif se compose d'un Maître et d'une dizaine de disciples.

Groupe « d'Études Matérialistes », il est proche des mouvements maoïstes français. Il développe un projet de « sociologie de gauche », une démarche de terrain en cohérence avec ses options politiques marxistes.

Le Collectif de Recherches penche, pour mener ses travaux sur le terrain, en faveur d'une méthode d'observation participante et d'une technique ethnographique (s'immerger, « se coller » au fonctionnement normal, observer, noter, témoigner par des écrits, associer les personnes du terrain au travail d'écriture, publier...).

Il en a communiqué aux socianalystes des exemples, que Patrice relit aujourd'hui avec le même sentiment, ému et glacé à la fois.

Travaux pathétiques, effrayants, ces documents font penser à « La Colonie Pénitentiaire » de Franz Kafka.

Du social, ils ne perçoivent que ce qu'il peut avoir d'horrible ; ils ne renvoient du corps social que les images de sa laideur.

Les chercheurs du Collectif tente d'extirper l'abomination sociale avec une telle rage qu'ils n'hésiteraient pas à s'appliquer à eux-mêmes une chirurgie brutale s'ils devaient en répéter l'une ou l'autre trace chez eux. Ils sont d'ailleurs pratiquants de l'autocritique : ils mèneront une autocritique de leur comportement pendant la socianalyse de la Maison des Enfants, par exemple. Ce sont des prêtres plus que des politiques.

Les socianalystes critiqueront vivement l'attitude des Chercheurs au cours de l'intervention et après celle-ci. Les chercheurs seront en effet incorrects envers eux puisque, bien qu'invités à la socianalyse par le G.A.I., ils se serviront des

résistances à l'intervention socianalytique. Ils présenteront leur travail de terrain aux membres de la Maison des Enfants comme une démarche construite contre celle des socianalystes.

Mais les ethnologues du Collectif chercheront toujours à payer leur « dette » envers les socianalystes. Comme les socianalystes les ont invités à participer à l'intervention en qualité d'observateurs, ils les invitent en retour à observer leur travail ethnographique dans l'établissement. Ils les tiendront régulièrement informés de leurs démarches dans la Maison, leur communiqueront leurs écrits au fur et à mesure. Ils les convieront pendant l'été à leurs séances de réflexion collective suite à l'observation participante, réalisée dans la Maison des Enfants. Enfin, ils leur demanderont de se déplacer pour assister à leur autocritique.

Les chercheurs du Collectif de Recherches sont mûs par une révolte à fleur de peau, mais qui plonge ses racines profondément dans leur morale personnelle, dans leur conscience. Ils sont moins animés par leur idéologie marxiste que par un mouvement sincère et violent de refus du malheur qui évoque pour nous l'Abbé Pierre.

Ils ont une pureté de Justes, un attachement intransigeant à la Vérité ; ils sont écorchés vifs, bouleversés par la monstruosité tranquille du quotidien.

Leur sociologie est une sorte « d'apostolat laïque », comme le leur feront remarquer les socianalystes dans les échanges de courrier qui suivront l'intervention.

Ils dénoncent ceux qui sont impliqués dans les mille et une microsituations affreuses, objectivantes, tristes de la vie sociale : c'est-à-dire beaucoup de monde.

Lorsqu'ils mènent une recherche, ce sont des coupables qu'ils cherchent : ils les trouvent, les désignent, les jugent et les condamnent.

Ils semblent persuadés que leurs descriptions minutieuses des systèmes de souffrance observés vont permettre d'arrêter le malheur, de faire arrêter les responsables.

Ils sont ethnographes pour que les « gens », lisant noir sur blanc le récit descriptif de leurs propres actes et comportements, prennent brusquement conscience de ce qu'ils sont en train de faire à d'autres, et, en toute logique, déroulent alors une critique de leurs pratiques personnelles qui ne peut que déboucher sur la mise en cause des rapports sociaux de domination.

Leurs travaux sont inspirés de Michel FOUCAULT, le Foucault du temps des G.I.P. (Groupe d'Information sur les Prisons) et de la campagne des intellectuels en faveur des droits des prisonniers.

Cette pratique ethnographique repose sur l'hypothèse ou la croyance que la communication de l'information, la vérité des faits observés et décrits, vont déclencher des transformations sociales : que dire et surtout écrire suffiront pour faire faire ce qu'il y a à faire.

Deux des membres du G.A.I., l'Association de jeunes Socianalystes, partagent cette vision du rôle des intellectuels et ne doutent pas de l'efficacité d'une telle stratégie de changement social. Ils participent aux G.I.P. de Michel FOUCAULT. Ce sont eux qui invitent le Collectif à s'associer aux socianalystes en tant qu'observateur pendant la socialanalyse de la Maison des Enfants.

Le Collectif a laissé à Patrice plusieurs documents : son bilan de la socialanalyse, immédiatement après, écrit et ronéotypé pour être distribué à tous les membres de la Maison : sa proposition de dispositif d'analyse institutionnelle (A.I.D.E. : analyse institutionnelle d'établissement) ; 7 numéros du journal quotidien, « l'Analyseur », publié par le Collectif dans la Maison des Enfants pendant la phase d'A.I.D.E. réalisée après le départ des socianalystes et celui du Mandarin.

DES ARTIFICES SOCIANALYTIQUES A UN DISPOSITIF « NATUREL » : L'A.I.D.E.

Dans le texte de bilan de la socialanalyse, les « questions, critiques et thèses » manifestées au fil de l'eau par le Collectif à l'égard du travail socialanalytique, sont systématisées et reprises une à une.

- La socialanalyse institutionnelle n'a pas « correspondu » à ce que les personnels de la Maison « attendaient » et imaginaient. Elle n'a pas été « ce qu'elle aurait dû être ». Ce qu'elle « devait viser » elle l'a « escamoté » ; ce qui « avait été prévu », elle l'a ignoré pour imposer « artificiellement » un arrêt du fonctionnement de la Maison avec assemblée générale « forcée ».

Se plaçant au premier degré, le Collectif de Recherche reprend donc à son compte certaines résistances à mettre en place le dispositif prévu, dispositif dont les règles avaient été communiquées soigneusement, à l'avance, notamment par écrit.

Ces règles, expression de la forme socialanalytique qui doit se superposer à la forme sociale de l'établissement tout en s'en décalant, sont conçues de façon telle qu'une discussion puisse avoir lieu entre les participants sur la nécessité de les appliquer ou non, totalement, ou partiellement, pourquoi, en gérant les problèmes que cela pose, comment, quels problèmes, en comprenant pourquoi

ces problèmes-là se posent etc.... Elles énoncent les paramètres de la forme socianalytique, les coordonnées du dispositif producteur d'analyseurs.

Le « malentendu » à leur propos, puis le refus de les appliquer, exprimé par diverses personnes, servent précisément de fil d'ariane dans le labyrinthe des conflits internes. Dans le cas de la Maison des Enfants, ces refus et malentendus conduiront à découvrir que l'enjeu de l'intervention était la question du contrôle collectif et de son applicabilité à toutes les activités de la Maison, question posée par la classe du fond, porteuse du projet de psychothérapie et de pédagogie institutionnelle.

De même, les socianalystes ne travailleront pas dans le strict respect de la commande initiale et formelle d'intervention, ils analyseront toujours la dialectique entre la commande préalable et les demandes qui s'expriment ultérieurement, en situation.

Mais aux yeux des chercheurs du Collectif, qui placent leur lecture et leurs interprétations au niveau de la volonté consciente, les « gens » ne voulaient pas du dispositif socianalytique, ils voulaient une analyse par les sociologues du fonctionnement de l'établissement à partir de sa structure scolaire ; ils ne voulaient que quelques assemblées de restitution et de récapitulation des analyses sociologiques.

En outre, les socianalystes ne les avaient pas « prévenus » correctement, ne leur avaient pas « bien expliqué l'importance de la participation » de telle ou telle catégorie sociale à l'assemblée générale permanente (ndlr : ceci est faux. Nous l'avons déjà signalé : pendant les deux mois qui précèdent la socianalyse, les intervenants échangent des courriers avec le psychologue de la Maison à propos de l'effervescence créée dans l'établissement par la communication des règles socianalytiques !).

- S'appuyant toujours sur les résistances de divers participants, le Collectif de Recherches critique « l'artificialité » de la socianalyse institutionnelle, dont le mécanisme de base lui paraît aberrant. Le Collectif semble ne pas comprendre ce mécanisme de transfert institutionnel (en analysant l'institution de la socianalyse dans l'établissement, on analyse l'institution à l'œuvre dans cet établissement).

Très sincèrement, le Collectif s'étonne : pourquoi obliger des personnes, qui ont des problèmes de rééducation d'enfants à débattre de questions aussi déplacées que celles qui ont été posées dans l'intervention ? Les « gens » ne voulaient pas parler des socianalystes, de leurs honoraires, des règles du dispositif à respecter, etc.... : ce que les « gens » voulaient, dit le Collectif, c'est « parler du problème de l'École ».

Les chercheurs du Collectif se réfèrent ainsi à « l'activité normale » du sociologue. Ils prennent pour une demande légitime de « naturalisation » (dé-artificialisation) de l'activité sociologique ce qui constitue aux yeux des socialanalystes une résistance. Laquelle ?

La résistance des acteurs sociaux à analyser, la relation sociologues/membres de la Maison. Or, dans une intervention, c'est bien l'analyse de cette relation qui donne accès à l'élucidation in situ des rapports sociaux et permet la mise à jour, des rapports de pouvoir habituellement masqués dans l'établissement.

La différence entre activité clinique et activité de recherche classique tient aux choix de placer ou non le rapport entre les sociologues et le terrain dans le champ de l'analyse. Dans l'activité sociologique habituelle, les rapports entre les chercheurs et les acteurs sociaux, et particulièrement les rapports d'argent, sont prénégociés, préétablis selon un accord passé entre les sociologues et, instances susceptibles de leur ouvrir l'accès au terrain.

Dans l'intervention, le biais inhérent à toute activité de recherche scientifique (biais découlant du fait que l'observateur appartient à l'objet qu'il observe et modifie par sa présence les phénomènes qu'il étudie), ce biais est transformé en outil contrôlé d'investigation : c'est l'analyse du rapport entre sociologues et acteurs qui permet l'analyse des rapports entre acteurs sociaux.

Dans les pratiques d'observation participante et d'enquête, le chercheur essaye de se faire oublier et s'oublie de telle sorte qu'il ne peut, lui-même, servir d'outil de mise à jour des rapports sociaux.

Inanalysable parce que hors champ, le sociologue « naturalisé », le chercheur non clinicien, analyse les autres, ou éventuellement tente par introspection d'analyser ses implications, mais il se met hors de portée de l'investigation construite et maîtrisée.

- Enfin, le Collectif qui est lyonnais, relaie et amplifie une certaine agressivité anti-parisienne : « ils sont inconnus de la Maison, de même que leurs méthodes ; une fois leur intervention « terminée », ils disparaissent ; cela est surtout valable pour les socialanalystes de l'Association ».

Au total, tant d'artificialité a produit des « morts nés ». En fait, la socialanalyse a « avorté » des problèmes qu'elle a permis de poser, car les socialanalystes ne sont pas restés sur place pour les traiter, les suivre.

Les instances collectives que la Maison créera après la socialanalyse (environ un mois après, et surtout à la rentrée, en octobre) ne sont pas encore nées, il est vrai, lorsque le Collectif écrit ce bilan, en liaison avec le Mandarin.

Mais il y a là un trait à relever, trait que nous considérons comme une constante chez nombre de chercheurs : c'est l'absence totale de confiance en la capacité institutionnelle et collective des acteurs sociaux.

Les praticiens de la recherche considèrent fréquemment que, si les analystes, les chercheurs (ou les experts, les consultants etc....) appelés à intervenir ne restent pas longuement sur place pour assister et contrôler l'action, ils abandonnent ou trahissent l'acteur social, qui sera par définition incapable de se débrouiller tout seul.

Or, en l'occurrence, la Maison des Enfants s'est entièrement restructurée, et seule, sans aide ni suivi, selon les axes dessinés au cours de la socialanalyse.

xxx000xxx

Se basant donc sur certains reproches et ressentiments, collectés ça et là auprès des membres de la Maison, mais surtout fortement ressentis par les chercheurs eux-mêmes, le Collectif de Recherches propose d'élaborer une « analyse institutionnelle nouvelle » qui « laisse de côté la socialanalyse », laquelle « à la limite » aurait pu « être évitée » ou n'être « déclenchée » qu'après une longue période que les socialanalystes consacraient à un travail « d'imprégnation de la situation institutionnelle de la Maison ».

Sa façon de prendre appui sur des résistances, sans doute non intentionnelle, est « efficace » : car celui qui se fait porteur des résistances d'un groupe a toutes les chances d'en prendre le leadership, comme l'a montré Freud.

Le Mandarin avait déjà, avant le Collectif, conquis un certain leadership dans la Maison en s'alliant avec l'une ou l'autre résistance à la socialanalyse, notamment les résistances exprimées par la C.G.T..

En fait, le rédacteur du projet d'A.I.D.E. (Analyse Institutionnelle d'Établissement) / E.R.I.C. (Études et Recherches Institutionnelles Concrètes), c'est lui, le Mandarin, dont le goût pour les dispositifs et « l'imagination sociologique » sont remarquables.

Le Collectif de Recherche ne fait que reprendre à son compte le nouveau concept de recherche inventé par le Mandarin.

Quelles sont les caractéristiques de cette analyse institutionnelle « nouvelle » ?

Elle va se « coller » au fonctionnement habituel de l'établissement et susciter l'analyse à partir des problèmes pratiques, des conflits réels qui « surgissent au jour le jour ».

Elle travaillera sur les « analyseurs naturels » comme le cas « ÉRIC » soulevé par le Mandarin pendant sa phase de travail ethnographique.

Le Collectif, ou plus exactement un « groupe d'étudiants de Lyon II », établit une proposition écrite, soumise à la commission de coordination de l'établissement (instance représentative de décision et de régulation préexistant à la socianalyse).

La proposition décrit le dispositif d'A.I.D.E. qui doit se dérouler sur 15 jours, du 15 au 30 juin, dix jours après la fin de la socianalyse. En voici l'annonce :

« NOTRE OBJECTIF :

Nous le résumons brièvement : il est de faire un travail collectif, conjointement avec les enfants et tout le personnel, sans restriction de l'établissement.

Le but est de pénétrer et d'analyser la vie, le fonctionnement et les contradictions qui animent la Maison. Nous désirons concrétiser cela par la rédaction collective d'un ouvrage, dont nous pensons qu'il peut avoir un grand intérêt.

Rédaction dans laquelle s'exprimeront tous les points de vue contradictoires, cela nous semble la condition sine qua non de tout travail objectif et intéressant.

Nous insistons sur le fait que ce travail n'a de sens que si le profit est réciproque, c'est-à-dire si la participation de tous est réelle, et que nous en retirions tous quelque chose./.../

La participation avec les éducateurs, les instituteurs, etc.... les limites de nos interventions ainsi que le programme de ces interventions, tout cela à définir avec vous ».

Le Collectif de Recherches a donc « disparu » à ce moment-là. Un groupe d'étudiants lui est substitué, dont les socianalystes ne savent rien et qu'ils sont étonnés de voir brusquement émerger dans la Maison des Enfants.

Dans leurs échanges de lettres avec le Maître du Collectif, ils réagissent vivement à cette substitution et surtout à l'A.I.D.E. : « qui aidez-vous ? », « qui êtes-vous ? » « qui parle ? ». Dans les documents de bilan de la socianalyse et de contre-projet d'analyse institutionnelle, le rédacteur (le Maître) parle en disant « nous » « saisissons-nous » des contradictions apparues pendant la socianalyse, faisons ceci, faisons cela : il a perdu toute distance, il se confond avec les membres de l'établissement qu'il harangue.

Une semaine après la présentation de l'A.I.D.E., la commission doit trancher. On apprend par « l'Analyseur », journal de l'A.I.D.E., que la négociation n'a pas eu lieu, faute de réunion de la commission.

Il semble que le Collectif (ou « l'équipe d'étudiants ») soit passé outre. Il s'installe et commence l'A.I.D.E., en pratiquant chaque matin de l'observation, et en ouvrant chaque après-midi un atelier d'écriture (activité parallèle à celle des G.I.R.), atelier qui est suivi chaque soir par la composition/impression de « l'Analyseur », journal d'établissement quotidien distribué chaque matin.

Tout en se plaçant comme porteur d'une pratique contre-socianalytique, le Collectif de Recherches estime néanmoins que la socianalyse a été un « moment important », même si elle est une méthode artificielle : « les enjeux, les conflits qu'elle a révélés sont réels et peuvent servir à orienter ultérieurement une analyse, donc une action institutionnelle ou contre-institutionnelle prolongée, à mener en temps normal et à froid pour ainsi dire ».

Dans son document de bilan de l'intervention, le Collectif énumère les acquis de la socianalyse de la Maison :

- Identification du problème de la classe du fond,
- Analyse du rapport parents/Maison et de la réticence des parents devant un projet psychothérapeutique institutionnel,
- Évaluation du caractère peu conflictuel de la relation Maison/employeur et mise en évidence des aspects somme toute idéologiques de ce clivage entretenu par la C.G.T.,
- Élucidation de conflits internes au personnel de la Maison (institutrices et éducateurs, enseignants et personnels de service...).

Selon les Chercheurs du Collectif, ces conflits se situent « au sommet de la pyramide sociale » de la Maison, où la socianalyse institutionnelle a montré qu'ils s'enracinaient.

« La socianalyse a mis le doigt sur ces racines » : saisissons-nous de ces racines » écrivent-ils dans leur bilan.

La socianalyse a montré la « force sociale » des enfants et des parents, leur pouvoir, actuellement « neutralisé », sur la Maison et les projets de son personnel.

« Libérer cette force, c'est la condition pour aviver les contradictions au sommet, et conduire ces contradictions jusqu'à une solution ultérieure ». Comment ? En organisant des Assemblées d'enfants, des assemblées de parents, une présence continue de parents dans les G.I.R. en tant « qu'Analystes institutionnelles, pourquoi pas ? ».

Au terme de son bilan de la socianalyse, le Collectif en vient à son propre choix fondamental, source de la critique des chercheurs à l'égard de la socianalyse : la socianalyse, sans pour autant supprimer les contradictions, a néanmoins pour effet de détendre la dialectique ; le Collectif PENSE AU CONTRAIRE QU'IL FAUT LA TENDRE, attiser et aviver les contradictions, « surtout la contradiction « principale » ».

Le Collectif part de l'idée, implicite au départ et de plus en plus explicitée, qu'il faut que les contradictions sociales puissent naturellement travailler et déchirer, donc abattre, le pouvoir en place. Pour les chercheurs, il y a une domination à empêcher par exacerbation des conflits.

Les trois sous-ensembles de l'Expédition Scientifique analysent les clivages en termes de pouvoir, de relation dominants/dominés. L'analyse du Collectif se traduit en une formule simple réunissant les deux équations suivantes : dominant = minoritaire (en nombre) / dominé = majoritaire (la « masse »).

Là où les socianalystes découvrent finalement un clivage entre un pôle cherchant à modifier la pédagogie traditionnelle en vigueur dans la Maison et un pôle cherchant à la maintenir contre le développement du projet de psychothérapie et de pédagogie institutionnelles ; là où le Mandarin trouve un clivage entre les adultes et les enfants, le Collectif, lui, voit une minorité (la direction, les psychologues, le psychiatre, l'une ou l'autre institutrice) opprimant une majorité (essentiellement les enfants et leurs parents, mais aussi certaines catégories du personnel telle que le personnel de service).

Le Collectif est favorable à un pouvoir naturel, pouvoir normal de la majorité, contre le pouvoir du petit nombre, forcément établi et maintenu de manière artificielle.

Là où les socianalystes et le Mandarin cherchent, sans hypothèse a priori, la nature du conflit qui a motivé la commande collective d'intervention, le Collectif travaille à partir d'une hypothèse formulée à l'avance, dont il va chercher à prouver la pertinence.

La contradiction dominants/dominés, que le Collectif traduit en termes de petit nombre dominant/grand nombre dominé, apparaît comme une fermeture de l'analyse, rendue inutile et infaisable une fois que la grille de lecture politique est plaquée sur la situation concrète du terrain. Mais le Collectif cherche moins à trouver qu'à prouver et à démontrer.

Davantage qu'une institution, une culture à découvrir, le Collectif cherche le moyen de faire appliquer des lois naturelles. Une pratique clinique

institutionnelle, pratique de régulation, ne peut lui apparaître que comme une « connivence », une « alliance objective » des socianalystes avec le pouvoir en place, la « classe dominante », contre les « opprimés », une méthode de maintien de l'ordre social, tout compte fait.

Et non comme une pratique d'aide à la production de sens social, production de la société par les acteurs sociaux grâce au renforcement de leur capacité critique et instituante.

Ce reproche, voilé par les discussions théoriques, éclatera au grand jour un an plus tard en juin 1977, lorsque les socianalystes tenteront maladroitement et sans succès d'opérer un suivi de leur intervention à la Maison. Des Chercheurs du Collectif sont présents, avec eux, lors d'une première rencontre « sur l'herbe » (du parc) avec le directeur, les psychologues, quelques institutrices.

Mis à part un psychologue, ces divers membres de la Maison sont réticents à cette venue, à juste titre selon Patrice : elle est trop précoce, non demandée, non « mûrie de l'intérieur ». Mais ils s'opposent plus encore et avec davantage de véhémence à la présence des Chercheurs du Collectif.

Devant ce rejet, cette mise en accusation, les Chercheurs donnent libre cours à leur colère... à l'encontre du travail socianalytique ! « Ils mettent en cause aussi bien ce travail que l'évolution et le fonctionnement de la Maison : ils dénoncent pêle-mêle la connivence des socianalystes avec la direction de la Maison, le renforcement du pouvoir en place et le développement de ses projets, le laxisme au sein de la Maison, qui empêche les gens de s'opposer au pouvoir qui se dérobe... En gros, la Maison des Enfants, par son fonctionnement, renforce le système social en place, en faisant de la Maison un îlot raffermi de la société ». (extrait des notes d'intervention de Patrice).

Dans le journal d'analyse institutionnelle d'établissement, « l'Analyseur », le rejet du Collectif par les membres de la Maison, la relation tendue que le Collectif a nouée avec les divers personnels, apparaissent nettement.

Bien que Patrice n'ait retrouvé que sept numéros de ce journal, les sept premiers, ces quelques journaux témoignent d'une graduelle violence, d'une dégradation rapide du climat de l'A.I.D.E..

Quelle est la structure du journal ?

Le journal est composé d'interviews par le Collectif (interview du personnel de cuisine par exemple), d'articles rédigés en majorité par des enfants dans l'atelier d'écriture, de compte-rendus des observations réalisées par le

Collectif, de « rumeurs » et de « bruits de couloir » récoltés par les Chercheurs, lors de leurs contacts avec les « gens » ou sur les panneaux d'expression libre.

Cela signifie que, exception faite pour les articles, les propos tenus par des membres de la Maison est relatés dans ce journal, par l'entremise du Collectif, sont fréquemment des propos non signés.

Quels sont les contenus des sept premiers numéros ?

Du côté des adultes, le journal rend compte du débat entre les responsables de la classe du fond et le reste du personnel. Le journal encourage l'expression des questions voire des agressions envers les animatrices de la classe du fond. Celles-ci répondent en retraçant la genèse de leur pédagogie et fournissent des éléments d'évaluation des résultats obtenus auprès des enfants.

Toute socianalyse (toute crise sociale) déclenche invariablement ce type de retour aux sources et d'évaluation des pratiques. Mais il semble ici que ce processus naturel ait été quelque peu forcé et que la classe du fond ait été mise en demeure de s'expliquer, sommée de dialoguer, « Analyseur » aidant.

Du côté des enfants, le journal témoigne d'une rébellion post-socianalytique contre certaines impositions : par exemple, l'obligation de se laver qui semble particulièrement refusée. Dans les courts billets d'enfants récoltés par le Collectif sur les panneaux d'expression, beaucoup d'enfants se plaignent de traitements brutaux de la part de tel éducateurs C.G.T....

Les enfants rédigent également de nombreux textes relatifs à la socianalyse et à la classe du fond.

Par exemple :

« C'était un jour dans un pays lointain, il y avait plein de gens qui faisaient la grande réunion de la socianalyse. On discutait de la classe du fond. On disait que là-bas, on s'y plaisait bien, on pétait bien, on avait le droit de péter. Il y avait atelier, je choisissais, ça, c'est tout la classe du fond.

Après c'est fini la classe du fond. On sort de la classe du fond.

On parle d'autre chose ».

Nous nous demandons s'il faut comprendre ici que l'enfant participant à l'Atelier d'écriture s'est exclamé : « s'il te plaît, parlons d'autre chose ! » ?

Il nous est impossible de déterminer le rôle inducteur des Chercheurs dans ces textes d'enfants, mais auprès des adultes, il y a bien induction de la part du Collectif et cette pratique inductrice provoque rapidement un rejet.

Les premières réactions viennent des « psys » (psychologue et psychiatre). Ils sont parmi les membres de la Maison, les personnes implicitement habilités, socialement légitimes, en tant qu'intellectuels, universitaires, pour critiquer le travail de recherche ethnographique.

Dans le numéro 1 de « l'Analyseur », le psychiatre attaque le Collectif sur un ton modéré, en critiquant le mode d'animation de l'atelier d'écriture. Il dit son impression « que les sociologues s'impliquent trop et que de ce fait, ils freinent ou gauchissent l'écriture ».

La seconde attaque vient du psychologue qui rédige à son tour un texte sur les pratiques du Collectif (« le libérateur anonyme ») dans la rubrique « courrier des lecteurs » du numéro 5.

Les observations effectuées par les Chercheurs sont rapportées d'une manière tellement délatrice que le psychologue envoie une lettre contre les « mouchards » du Collectif, le côté « Monsieur le contremaître, j'ai vu un ouvrier bailler » des comptes rendus d'observation.

Les observations véhiculent effectivement l'indignation permanente des chercheurs concernant la qualité jugée médiocre du travail des éducateurs, instituteurs, thérapeutes. Elles sont parsemées de jugement de valeur et de... quelque chose qui ressemble très fort à de la dénonciation (à telle heure, dans telle classe, l'institutrice n'était pas là, les enfants étaient à l'abandon ; « où sont les contacts thérapeutiques dont on nous parle », nous n'avons rien vu, etc....).

L'aspect délateur est renforcé par les importantes rubriques « rumeurs » et « bruits de couloir » qui remplissent le journal de propos anonymes généralement dirigés contre tel membre de la Maison, nommément cité. Il semble que le Chercheur soit exaspéré par le fait que les adultes, en fait, boycottent le journal. Chaque numéro contient un message aux adultes leur demandant de quoi ils ont « peur », pourquoi ils n'écrivent pas, pourquoi ils sont si « apathiques ».

Le Collectif exulte à la publication de la lettre du psychologue :

« CHOSES DE LA CAVE :

Les analyseurs ont bien fonctionné. Les psychologues sortent de leur bois : des textes ont été écrits par eux. /.../ Le secrétariat a cru qu'il était visé/.../. Les G.I.R. 1 et 4 se sont questionnés et ont réagi, des interprétations

délirantes ont circulé/.../. Aurions-nous touché les points sensibles de la Maison ? Pour employer une image de Freud, il y a des choses à la cave qui ne veulent pas monter à la salle à manger ! ET QU'IL FAUDRAIT ÉCRIRE. »

Le numéro 5 contient en outre la description d'un « analyseur naturel », rapporté dans l'espoir de susciter un travail d'élucidation : une mère retire son enfant de la Maison.

Dans le numéro 6, un « reportage » sur la classe du fond est publié. L'éducatrice scolaire (l'institutrice) rédige un court billet dans lequel elle accuse les Chercheurs auteurs du reportage d'avoir participé à un épisode de casse du matériel pédagogique de la classe du fond, épisode qui s'est produit en son absence.

Dans le numéro 7, la violence verbale des Chercheurs à l'encontre des divers personnels de la Maison atteint son maximum.

Nous n'avons aucun élément sur la manière dont l'A.I.D.E. s'est terminé ni sur son impact. La scène « sur l'herbe » entre le Collectif de Recherches et les membres de la Maison, un an plus tard, à l'occasion de la tentative ratée de suivi, laisse à penser que l'A.I.D.E. s'est soldée par un fiasco.

Seul le journal en tant qu'expérience d'expression des enfants a marqué l'établissement puisqu'en octobre, lorsque la Maison se réorganise, le psychologue (!) crée un journal des enfants : « l'Homme Toujours en Colère »...

xxx000xx

Le lecteur pense peut-être, comme G. Lapassade qui a lu et corrigé ce manuscrit, que la présentation des positions prises par le Collectif est inutile, parce que « le discours maoïste « ajouté » par les ethnographes de Lyon n'était pas une approche « sciences humaines », et aurait « disparu de la circulation ».

G. Lapassade qualifie de polémique, datée (année 70) et dépassée l'analyse que nous proposons ici. Il trouve peu intéressante l'idée que nous défendons, selon laquelle l'apparente pureté politique de la démarche ethnographique, sa capacité d'épouser aisément une idéologie de libération, sont des caractéristiques fortes

de l'ethnographie aujourd'hui en 1990, et non un simple incident de parcours lié au gauchisme post-soixantehuitard.

Nous pensons, en effet, que les connotations repérables dans les travaux ethnographiques des étudiants de Sciences de l'Éducation de l'Université de Paris VIII, où nous enseignons appartiennent au même registre que celles qui entouraient les travaux du Collectif de Recherches aujourd'hui disparu.

Lesquelles ?

Reprenons-les en vrac : naturalité, liberté totale de chercheur (travail sans commande sociale, donc sans contrôle des acteurs sociaux), libération des « gens », narcissisme du libérateur, dénonciation des oppresseurs, opérations « vérité », démasquage brutal et dévoilement sans ménagements des leurres.

Le dossier publié par l'U.F.R. 8 de Sciences de l'Éducation de Paris VIII sur l'Ethnographie de l'École, témoigne lui-même de ces caractéristiques présentées plutôt comme des attraits : l'ethnographie porterait en elle une certaine « force de contestation » de l'ordre et des pouvoirs établis, mentionnée comme l'une de ses grandes spécificités (page 20).

La démarche clinique n'offre pas ce type de satisfaction à ses praticiens ; elle apporte des gratifications, bien sûr, mais pas dans les mêmes registres imaginaires.

Elle évite cette chasse aux leurres qui semble le plaisir des ethnographes, voire de tout chercheur « pur », de tout non-clinicien.

Comme le note R. Barbier à propos d'une recherche par ailleurs remarquable de F. Giust-Desprairies sur « l'imaginaire collectif » des enseignants d'une école nouvelle (notes de lecture sur « l'enfant rêvé », in Pratiques de Formation n°18, 1989), la passion de la désoccultation est capable d'aller jusqu'à occulter « le fait que le leurre, dans la vie naturelle, est parfois une donnée fondamentale de la survie ».

Voilà pourquoi nous avons donné dans ce texte la même importance au Collectif de Recherches que l'importance attribuée au Mandarin et à l'Association des jeunes Socianalystes.

Le Collectif n'existe plus, mais sa pratique de recherche est bien vivante, même si elle a changé de nom et ne se réfère plus ni à Marx, ni à Mao.

POSTFACE

QUELQUES REMARQUES SUR LA RECHERCHE EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Prenons encore de la distance par rapport à la première prise de distance nécessaire pour réaliser l'étude de ce cas d'intervention, dans un établissement d'éducation spécialisée.

Cette fois, ce ne sont pas les problèmes de l'éducation, mais certains problèmes de la recherche en éducation qui apparaissent.

À notre sens, le cas de cette Expédition illustre bien deux constats, que l'on peut faire quand on est chercheur en sciences de l'éducation, deux handicaps dont la description se retrouve dans nombre de colloques et de travaux des chercheurs en éducation. Nous faisons ici référence aux seuls praticiens des diverses formes de recherche-action en éducation, que nous connaissons bien.

PREMIER CONSTAT

Dans notre champ scientifique, les « écoles » au sens de disciplines et théories en présence, sont particulièrement engagées dans de tels affrontements qu'elles risquent de manquer leur objet, se montrant incapables de comprendre leurs interactions avec l'objet de recherches ainsi que d'appréhender l'objet proprement dit.

Les disciplines en présence travaillent moins pour l'objet que pour le renforcement des disciplines elles-mêmes dans un champ qui ressemble davantage à un champ de bataille qu'à un champ scientifique.

Or, l'objet, l'éducation, n'est lui-même constitué comme tel que parce qu'il traverse une crise grave. L'éducation en difficulté a besoin de la recherche en sciences de l'éducation.

C'est bien la crise de l'éducation qui donne sa légitimité aux sciences de l'éducation. Comme se le demande Debesse, les sciences de l'Éducation parviendront-elles à relever le défi, à « administrer la preuve de leur aptitude à traiter les problèmes » au-delà de leur capacité à les accentuer ?

Comme dans l'histoire de la Maison des Enfants, la Maison des Sciences de l'Éducation est découpée de telle sorte que la violence intercourants,

interdisciplines est maximale. Il est difficile de travailler sans voir ses efforts détruits, ni détruire les efforts d'un autre chercheur.

La recherche sur les situations de crise et de rupture qui caractérisent l'éducation prend place dans un environnement peu propice, c'est le moins que l'on puisse dire.

DEUXIÈME CONSTAT

Dans un tel climat, les disciplines diverses s'épanouissent péniblement, ce n'est pas sur le terrain de l'éducation qu'elles réalisent leurs progrès, ni leurs avancées, tant les conflits stérilisent la recherche et monopolisant l'énergie des chercheurs.

Le colloque de l'I.N.R.P. en 1986 sur la Recherche-action en éducation mentionnait cette stérilité : « rappelons le constat généralisé dans les pays industrialisés de l'inefficacité des recherches en éducation /../ sans prise sur le système éducatif, et la faiblesse des tentatives de diffusion et d'application de la recherche. »

Par exemple, le débat sur la scientificité de la recherche-action a toujours été un débat disons musclé. Mais entre spécialiste de l'éducation, ce débat prend, aux dires des rapporteurs du colloque de l'I.N.R.P., un ton exceptionnellement « dur » pour glisser vers des « controverses sans nuances ».

Certes, comme le souligne Vigarello, « l'affrontement entre les disciplines est inévitable », et « c'est uniquement dans le respect des différences que l'approche peut devenir authentiquement pluriréférentielle ».

Il dit vrai, mais comment passer de l'âge du dire à l'âge du faire ?

Avouons que nous n'avons pas la réponse.

Certainement, il nous faudrait une grande intervention socianalytique institutionnelle.

xxx000xxx

Ouvrages de références de la postface :

Guy AVANZINI, Introduction aux Sciences de l'Éducation, Privat, 1987.

M. DEBESSE, Défi aux Sciences de l'Éducation, revue des Sciences de l'Éducation n°4, 1973.

M. A. HUGON et C. SEIBEL, Recherches impliquées, recherches action : le cas de l'Éducation, colloque I.N.R.P., De Boeck, 1986.

G. VIGARELLO, Les Sciences de l'Éducation, enjeux et finalités, A.E.C.S.E., Université de Paris 8, 1985.